

philosophie des sciences

phi zéro
revue d'études philosophiques

germain-g. beauchamp, la science pétrifiée

pierre bellehumeur, économie et liberté

maurice lagueux, la philosophie des sciences,
les philosophes et les scientifiques

normand morneau, il n'y a que du construit

jean grondin, essai sur le thème de la mort
de dieu chez hegel

roland houde, bruit et brouillage

roland houde, unicité ou université

phi zéro

revue d'études philosophiques

COMITÉ DE DIRECTION

Muriel Buisson, Gervais Dubé, François Pageau, Denis Lafrénière,
Marie-Armelle Thébault.

COMITÉ DE LECTURE

Muriel Buisson, Gervais Dubé, Denis Lafrénière, François Pageau.

La revue **phi zéro** s'adresse à tous et en parti-

culier aux étudiants de philosophie du Québec. Publiée sous
la direction du Service de documentation du Département de
Philosophie de l'Université de Montréal, elle paraît trois
fois par année académique.

PHI ZÉRO est indexée dans le Répertoire analytique des arti-
cles de revue (RADAR).

Dépôt Légal-Bibliothèque nationale du Québec

ISSN 0318-4412

Abonnement annuel \$ 3.50

Abonnement de soutien \$ 8.00

Institutions \$15.00

Prix de ce numéro \$ 1.50

Le thème du prochain numéro:
Philosophie russe

phi zéro

revue d'études philosophiques

Les textes dactylographiés devront être adressés à la revue

phi zéro, a/s Service de Documentation, Département de Philosophie, Université de Montréal, Case Postale 6128, Montréal, Québec.

CONCEPTION ET RÉALISATION DES MAQUETTES: Pierre Cloutier.



1948
 1949
 1950
 1951

Institut de physique de l'Université de Montréal
 1205 Avenue du Parc, Montréal, Québec

Journal de physique

Revue d'études philosophiques

Les articles de physique doivent être adressés à la revue
 "Journal de physique", Université de Montréal, 1205 Avenue du Parc,
 Montréal, Québec. Les articles de philosophie doivent être adressés à
 la revue "Revue d'études philosophiques", Université de Montréal, 1205 Avenue du Parc,
 Montréal, Québec.

PUBLISHED BY THE UNIVERSITY OF MONTREAL

sommaire

philosophie des sciences

germain-g.beauchamp, la science pétrifiée	4
pierre bellehumeur, économie et liberté	28
maurice lagueux, la philosophie des sciences, les philosophes et les scientifiques	46
normand morneau, il n'y a que du construit	60

essais

jean grondin, essai sur le thème de la mort de dieu chez hegel	67
roland houde, bruit et brouillage	77
roland houde, unicité ou université	82

la science pétrifiée

**réflexions d'épistémologie hermétique
et méta-physique de la peur**

"connaître, c'est décrire
pour retrouver."

Bachelard

Prologue

Voici l'histoire d'une erreur. Celle de la vérité tenue comme seule réalité des sens. Elle fut au fondement de la science occidentale. Nous essaierons de montrer comment ses relents infestent encore plusieurs postulats scientifiques modernes. Un Jacques Monod dans Le Hasard et la Nécessité en arrive aux mêmes conclusions qu'un Nietzsche auparavant. Voici une fable retrouvée dans les papiers posthumes de Nietzsche:

"Au détour de quelque coin de l'univers inondé des feux d'innombrables systèmes solaires, il y eut un jour une planète sur laquelle des animaux intelligents inventèrent la connaissance. Ce fut la minute la plus orgueilleuse et la plus mensongère de l'histoire universelle, mais ce ne fut cependant qu'une minute. Après quelques soupirs de la nature, la planète se congela et les animaux intelligents

n'eurent plus qu'à mourir."

Quel curieux mélange d'intuitions scientifiques (les glaciations sont en effet probables et qu'on pense à la disparition complète d'espèces reptiliennes) et d'intuitions mystiques (le mensonge et l'orgueil comme attribut d'un premier démiurge luciférien et qu'on pense à la gnose cathare de l'an mille). Le postulat de l'invention de la connaissance par des animaux intelligents est un truisme puisque sans intelligence il n'y a pas de connaissance pour l'homme alors qu'il est tout à fait indémontrable logiquement de prouver qu'il ne peut pas y avoir de connaissance sans intelligence puisqu'on ne peut penser ce qui n'est pas pensée sans l'abolir. A moins de postuler quelques autres dimensions que l'animalité et que l'intelligence. Mais ce n'est pas notre sujet alors que nous nous arrêterons à la connaissance animale de l'intelligence née de la Peur.

"Un savant estimera avoir tout exprimé quand il aura tout décrit, (...)." Bachelard.

I

S'interroger d'abord sur les critères de scientificité des sciences c'est d'abord s'interroger sur le phénomène scientifique comme tel pour tenter d'en déterminer le contour épistémologique, (si c'est possible). La science comme savoir et comme type particulier de connaissance implique certaines positions de l'esprit humain considéré comme intelligence animale qui, au cours des siècles, ont délimité une attitude face au monde qu'on appelle aujourd'hui l'attitude scientifique. La Science comme Mythe agit selon des archétypes structuraux non-reconnus. C'est ce qui fait qu'elle est notre mythe moderne par excellence. Le propre du mythe vrai est de ne pas être reconnu comme tel par ceux qui le vivent comme savoir vrai. Mais de même

que les mythes grecs disparurent sous la montée du christianisme qui les englobait, de même le christianisme disparaît sous la montée du mythe scientifique: de la même façon disparaîtra-t-il sous la montée d'un mythe encore inconnu. Toute disparition étant d'abord une transformation. Nous posons ceci comme postulat hermétique. Qu'on se rappelle Héraclite et ses baignades dans le fleuve du Devenir.

D'autre part, si l'on s'attarde sur le sens du mot "critère", on peut déjà voir certaines déterminations à notre interrogation. Nous recherchons ce qui serait le caractère décisif de la "vérité" comme scientifique: ce qui nous permettrait de juger que telle chose ou telle attitude est scientifique. Mais nous savons bien que toute définition et toute dénomination sont faites *aposteriori*. C'est dire que la science comme attitude n'est pas née *ex nihilo* d'un savant qui aurait proclamé que tel geste qu'il posait était ce la science. Cela a pris des générations d'hommes et de femmes pour obtenir un consensus sur un tel type de comportements qu'on s'est plu à reconnaître comme scientifique.

Enfin, nous n'avons pas le temps ni les moyens d'entrer dans une recherche approfondie sur l'origine de la connaissance. Nous pouvons indiquer que la fable platonicienne reprise par l'hermétisme d'une connaissance comme *don* et fleur de l'intellect nous semble préférable à la fable nietzschéenne. Si l'on veut bien nous juger à la fécondité de nos hypothèses plutôt que sur notre érudition, nous en serions fort aise.

"La connaissance n'est pas l'érudition.

L'érudition n'est pas la connaissance."

Lao-Tseu.

Il nous semble important de délimiter notre travail comme celui de la réflexion. Nous voudrions aussi établir nos restrictions méthodologiques et faire admettre que nous ne proposons pas des critères de scientificité à l'égard des sciences elles-mêmes mais bien plus quelques idées person-

nelles nourries et nées d'une philosophie qu'on comprend encore mal, soit la philosophie hermétique plus ou moins néo-platonicienne; et de la psychologie des profondeurs de C.-G. Jung. En tentant de rendre compte de ce que les critères de scientificité supposent, notre réflexion portera sur les "critères" des critères de scientificité.

II

Nous avons retenu cette définition de la science selon Piaget. Elle résume et recoupe ce que nous avons cru être le plus souvent nommé pour définir la science.

"Le propre de la connaissance scientifique est donc de parvenir à une objectivité de plus en plus poussée par un double mouvement d'adéquation à l'objet et de décentration du sujet individuel dans la direction d'un sujet épistémologique."¹

Voit-on que cette position est née d'une volonté de clarté qui présuppose l'objectivité d'un sujet de connaissance qui devient "épistémique": "ce qu'il y a de commun à tous les sujets d'un même niveau de connaissance, indépendamment des différences individuelles."² Pour notre part, nous avouons mal comprendre comment ce passage peut se faire, sinon individuellement, et recouvrant donc sans cesse l'épistémique dans chaque acte qui se nomme scientifique, sans indépendance possible de la différence individuelle de chaque savant; qui sera toujours à son propre niveau de connaissance même s'il croit se situer à un niveau commun dont la postulation ne peut être qu'individuelle et commune alors comme différence commune et paradoxale. De même, si l'on peut retenir quelque chose de la nouvelle science physique, le principe d'incertitude d'Heisenberg rend impossible toute indépendance des différences individuelles en établissant au coeur même de la matière une interférence agissante de la différence individuelle comprise comme subjectivisme scientifique ni plus ni moins.

La volonté de clarté sous-tend un désir dont on

ne prend pas la peine de parler et qui semble aller de: le désir d'un maximum d'éclaircissement de la connaissance sur son objet. Ce désir a surgi, selon notre hypothèse, du fond obscur d'une peur archaïque (comme nous tenterons de le montrer plus loin); il entache déjà la connaissance scientifique d'une re-centration individuelle dans la direction d'un sujet apeuré, et est le propre d'une subjectivité qui se cache dans le mouvement d'adéquation du sujet à ses propres hantises. Le mouvement qui partant d'un centre veut se fixer sur une circonférence objective est en fait un mouvement hélicoïdal à double spirale logarithmique ou fin et commencement ne se rejoignent jamais sinon en un centre infini dont l'axe en définitive ne peut reposer que sur la re-centration du sujet individuel dans son adéquation avec cet infini tourbillonnant jamais éclairé et pourtant éclairant.

III

"Depuis la célèbre loi de Weber-Fechner jusqu'aux étalonnages de tests et aux diverses "lois" historico-économico-sociales, le REVE d'un langage chiffré selon le prototype exemplaires des sciences exactes HANTE les intelligences éprises de SECURITE épistémologique. Le structuralisme récent reprend à son compte le paradigme d'une algèbre de la réalité humaine dont il entreprend de reconstituer les "systèmes" implicites."₃ (c'est nous qui soulignons)

Ainsi le propre de la connaissance scientifique n'est pas de parvenir à quelque chose mais de tenter d'y parvenir. Cette Tentation, ce Besoin qui poussent au scientifique comme tel ne peut évidemment se comprendre que si l'on fouille un peu sous les arrangements symétriques du logos scientifique. Sous le jardin babylonien des sciences étagées comme des théories en fleurs prolifère la forêt obscure de la vie immédiate.

"Or, l'illusion fondamentale contre laquelle nous cherchons à nous élever consiste à croire que l'on

peut trouver la vérité par simple réflexion, sans sortir de son cabinet de travail ou de sa bibliothèque; la vérité ne s'obtient que par déduction, mais au moyen d'algorithmes précis, ou par expérience, mais à l'aide de contrôle précis." Piaget⁴

Or, il y a là une illusion fondamentale contre laquelle, il y a longtemps, un Lao-Tseu s'est élevé.

'Sans franchir sa porte/on connaît l'univers.
 Sans regarder par sa fenêtre/on aperçoit la voie du
 ciel
 Plus on va loin, moins/ moins on connaît."

Lao-Tseu

Dans son dernier discours ;a de jeunes polytechniciens, Bachelard leur recommande de lire les poètes. Quand au poète, cela lui est toujours un peu bizarre de pénétrer dans les palais de glace des logiques scientifiques. Non seulement ne sort-il pas souvent de son cabinet de travail mais il s'enfonce au dedans de lui-même dans le labyrinthe des rêves en miroir par les portes des images premières avec le flambeau de sa petite intuition vers ce joyau lointain caché dans le coeur matriciel de l'imaginal: le reflet changeant de l'éternel vérité. Il affirme un subjectivisme des plus érisoires dont les éclats poético-lyriques ont toujours effarouché la science vierge de sentiments. N'importe, notre propre réflexion s'y alimente et nos spéculations, à défaut de montrer la scientificité de nos critères, réussiront peut-être à percer le sens des critères de scientificité. Car le SENS sera toujours un au-delà qui est d'abord un en-deça. Quelque chose fut occulté qu'il faut découvrir après avoir rectifié ce qui s'y manifestait. Le mot "spéculation" dont l'étymologie renvoie au latin "speculum" veut dire "miroir". Ceci introduit une autre loi hermétique. La chose comme reflet et le reflet comme chose sont image double d'une autre réalité, d'un "tertium non datur" qui fonde chose et reflet. Comme Alice derrière le miroir voit les lois se renverser, il est un autre en-deça, et du miroir et de la "réalité",

où les lois se rejoignent dans l'unité première d'une Nature une et matricielle, multiple et séminale. Qu'on ne prenne pas l'ombre pour la proie. Ombre et proie sont images de cette réalité comme fondement du modèle et que Jung a appelé "monde unus".

"Il ne fait pas de doute que l'idée du "monde un" est fondée sur l'hypothèse que le monde empirique repose sur la base d'une unité de ce même monde, et que deux ou plusieurs unités séparées dans leurs principes ne peuvent exister ensemble ou être confondues l'un dans l'autre. Bien au contraire, tout ce qui est séparé et distinct appartient suivant cette conception à un seul et même monde qui, toutefois, n'est pas sensible, mais représente un postulat dont la vraisemblance se trouve renforcée par le fait qu'il n'est pas arrivé jusqu'à présent à l'homme de découvrir un monde dans lequel les lois de la nature connues de nous n'aient pas cours... Notre connaissance ne fait pas le tour de ce qui est, si bien que nous ne sommes pas en mesure de formuler des propositions de quelque genre que ce soit sur sa nature globale. La microphysique s'avance à tâtons dans l'inconnu de la matière comme la psychologie des profondeurs dans l'inconnu de la psyché... Mais nous savons aujourd'hui d'une façon qui ne laisse aucune place au doute que les phénomènes empiriques reposent sur une base transcendante... L'arrière-plan commun de la microphysique et de la psychologie dite des profondeurs est autant physique que psychique, c'est-à-dire qu'il n'est ni l'un ni l'autre, mais constitue un troisième terme, une nature neutre qui ne peut être saisie, au mieux, que d'une manière allusive, car son noyau est transcendantal... L'arrière-plan psychologique transcendantal correspond à un "monde potentiel" en tant qu'en lui se trouvent toutes les conditions qui déterminent la forme des phénomènes empiriques."5

Jung

Ce monde résiste à la quantification et ne repose pas sur un enchaînement de causes et d'effets. Il est cause et effet en même temps sans être cause première des reflets empiriques et psychiques. On ne peut pas et on ne doit pas le concevoir sur le même plan de réalisation que le monde empirique. Les Chinois le nommaient Tao. Pourtant,

"Le Tao qu'on nomme n'est pas le Tao lui-même,
Le nom qu'on lui donne n'est pas un nom adéquat,"
Lao-Tseu

IV

Etre et non-être co-existent dans le monde potentiel. C'est sur ce fond insondable qu'on doit penser le monde empirique. Mais dans le monde empirique l'illusion subsiste d'une séparation entre avant et après, cause et effet. Si la déduction est l'enchaînement des causes et des effets, la chaîne ainsi formée relie, en dessous de son affirmation consciente, le savant déducteur à une Réalité-mère ainsi qu'un cordon ombilical. Dans la sécurité épistémologique l'enchaîné peut boire le lait pasteurisé des systèmes clarifiés. La déduction s'est appliquée sur des faits dont la description (que pré-suppose une telle déduction) essaie de rendre compte littéralement en les quantifiant.

"Pour résister à la tendance systématique si séduisante pour le philosophe, nous devons donc donner son plein sens à la description initiale et ne pas perdre de vue que la description est, tout compte fait, la fin de la science. Il faut en partir. Il faut en revenir".⁶ Bachelard

En insistant sur la description, Bachelard attire notre attention sur le point le plus important de l'attitude scientifique et qui est le critère fondamental de toute scientificité. Il y a d'abord une volonté ("il faut") descriptive qui série les faits. Il est intéressant de remarquer que la description a pour fondement archaïque une attitude magique et religieuse. Décrire c'est nommer: nommer c'est in-

voquer; invoquer c'est dominer. On domine l'être invoqué en sachant son nom. Par la "technique", (position des mains, modulation de la voix, rythme et instruments rituels) le sorcier décrivait ce qu'il voyait et répétait une opération dont les moindres détails étaient soumis à des contrôles précis et des formulations précises isomorphes des algorithmes précités.

L'attitude scientifique moderne retrouve les mêmes attitudes archétypales. Qu'on pense aux secrets des spécialisations et à l'ésotérisme des sciences dites "de pointe". La magie utilisait les sacrifices animaux. Les chiens de Pavlov et les rats blancs des laboratoires souffrent et meurent pour "l'avancement de la science". L'exigence des répétitions expérimentales comme de conditions de propreté maniaque pour que "cela" soit scientifique ne participent-elles pas de l'exorcisme repsalmodié. Dans son dernier livre, né d'un rêve puissant, C.-G. Jung montre que notre évolution n'est pas sans attache avec le passé de TOUTE l'espèce humaine. Cela s'exprime sous forme de mythes comme celui d'Adam et Eve en Occident chrétien ou celui de l'Age d'Or du marxisme-léninisme. Une histoire archaïque est encore vivante et détermine nos comportements avec autant de force que le milieu ambiant. Essai d'exploration de l'inconscient(7) ouvre des voies dans la compréhension de notre temps.

V

"toute la terre changera son ordre, et tout fruit et toute herbe changeront leur temps; car ils attendront le temps de la Destruction."

Livre d'Hénoch slave.(11e s.)

Souvent perdus dans leurs spécialisations et diminués par les oeillères de la méthodologie, les hommes de science déploient des comportements dont les infra-structures leurs échappent. Cette volonté de précision et cette exigence de logique éclairante ne sont pas dernières venues dans le comportement humain. Elles sont isomorphes d'attitudes pri-

mitives dont une des plus anciennes est la peur de l'obscurité extérieure analogue à l'obscurité intérieure. On vit avec tant de joie l'apparition d'une lumière dans la nuit. Il faut d'ailleurs se demander si la première obscurité fut celle de la nuit vue du dehors OU du dedans de la caverne. On peut imaginer les premiers "homo sapiens" se cachant dans les cavernes abandonnées par des fauves plus puissants dont ils espèrent s'imprégner de la force. Et là, autour d'un feu rapporté d'une souche foudroyée, ils regardent avec crainte cette bouche d'ombre qui déroule vers eux sa langue bifide d'épouvante et d'effroi.

Les savants, les "sapiens", ne sont-ils pas ainsi craintifs devant la nuit des choses, accroupies autour de leurs certitudes et lorgnant vers ce qui les reconduit à leur propre obscurité dont ils nient et refoulent l'AUTRE réalité. Ils disent qu'ils connaissent l'abc de la création et qu'ils restent peu de temps avant de connaître le reste de l'alphabet. Oui, il reste peu de temps. Ils disent que l'atome est disséquable et que son noyau n'est que l'écorce du néant comme il en est de ces pêches juteuses qu'enfant on dévore pour ouvrir cette amande déjà sèche où se cache l'oblong pépin de notre étonnement. Souhaitons à ceux qui vont de protons et de neutrons aux quarks et aux mésons ce noyau d'acier qu'ils cherchent comme un Absolu de la matière. Et que la matière, comme une bonne mère, leur donne ce premier étonnement enfantin qu'ils veulent retrouver.

L'animal plus petit se "fige" devant le plus gros qui lui fait peur. En quelque sorte, il essaie de se faire oublier. Ce qui ne bouge pas n'est pas vivant pour une psyché animale. Nous sommes en présence du plus vieux mimétisme qui mime ce qui ne bouge pas de soi-même, la matière brute et sans mouvement pour les sens. La fascination pour les lois rigides de la logique comme pour les formes rigoureuses des méthodes n'est-elle pas similaire? Une des lois hermétiques dit que le semblable cherche son semblable et comme corrélat que le semblable engendre le semblable. La fascination scientifique n'est pas différente de cette peur panique de-

vant l'Autre. Cet Autre immense qu'on doit d'abord amadouer par tout les moyens, n'est-ce pas là l'origine de cette domestication de la nature dont les sciences se targuent? Le premier concept serait-il né d'une sorte de crispation de quelque neurone cervical détourné de son circuit habituel par un foudroiement glacé provoquant la mémoire sensorielle à se court-circuiter, et dans cet intervalle, l'éclaire de la lucidité n'a-t-il pas fait naître la mémoire de l'Autre? Comme le propose Koestler dans Le cheval dans la locomotive, le cerveau supérieur n'est-il qu'une excoissance malade du cerveau inférieur avec lequel les liens informatiques semblent coupés; ce qui provoquerait cette scission entre la pensée et le sentiment (au sens premier du ressentir). Le court-circuitage du premier neurone aurait-il entraîné cette réaction en chaîne d'où a pu se lever le cerveau supérieur comme un champignon parasitaire de tout le système nerveux lymphatique. Le premier concept serait né sur la peur du premier neurone foudroyé par la Peur.

"...la science physique tend à devenir un système de concepts de plus en plus précis, parce que de plus en plus mathématisé, ordonnant et prévoyant ce qui arrive dans le monde sensible." (7)

La physique ne serait-elle pas née d'une peur "physique"? Elle allait devenir le modèle de toutes les sciences.

VI

"Les yeux et les oreilles sont de mauvais témoins pour les hommes; car ils ont une âme barbare.

Héraclite.

La réduction du monde au monde "sensible" passe par le découpage en FAITS que donne la sensibilité. Le monde pour les sens est multiplié. La sensibilité donne cinq moyens d'appréhender le réel et cela semble suffire à plus d'un esprit philosophique qui ne veut pas entendre parler, ni voir, ni sentir ni goûter ni surtout toucher à ce qui ne se voit pas, ne s'entend pas et ne se touche pas. Ils y flairent le danger primitif de l'acceptation de l'Autre. Ils proclament leur bravoure et ricane du trois

sième oeil. Comme disait Héraclite, le tant Obscur, les chiens aboient devant l'étranger. Cette multiplication des sens fut d'abord projeté dans le monde. Elle fut perçue comme Chaos, comme un monstre qu'il fallait vaincre. Ce fut la peur qui permit le premier recul de l'esprit et l'esprit ne fut-il pas ce premier pas en arrière, cet arrêt dans le mouvement ou la périnité la plus sereine fut concomitante de la peur la plus abject? L'homme recule devant ce qui le dépasse et peut l'engloutir. La conscience est ce bouclier mirontant ou la Gor-gonne du monde se regarde et s'abolit. la peur aurait fait naître la pétrification des concepts. le système est la réponse du mental à l'agression du monde comme sensible. Mais cette agression du sensible est préférée à ce qui est perçu comme agression totale, celle du Non-sensible. Qu'on lise Le surnaturel et la mentalité primitive de Lévy-Bhrul. On verra que la peur et la crainte sont l'air même que respirent tous ces êtres primitifs avec leur tabous et leur "mana".

Jung a monté blanc sur noir que ces attitudes primitives sont encor opérantes dans notre psyché et qu'elles originent de cet inconscient collectif dont il démontré les effets empiriques. Dans certains de ces écrits, Jung parle de cet envers du religieux fédéiste (dont participe la croyance à la réalité "véritable" donné par les cinq sens) qui se manifeste dans l'angoisse face au Néant. Les certitudes scientifiques, qui ont pour base le monde comme une "donné" sensible (alors qu'il s'agirait plus d'un prêt pour un rendu) participent sans-doute de ce recul devant les implications du Psychique et du Spirituel, qui sont comme Faits, un néant pour les sens et une ouverture vers l'obscurité de la Mort.

Il est curieux de constater avec Bachelard que certaines théories de la physique touchent aujourd'hui à l'incertitude de l'infiniment petit. L'atome semble un puit sans fonds où le seau expérimentation attaché à la corde des théories nouvelles ne remonte sans-cesse qu'une eau fuyante amère à boire. On fait le plein d'un système pour en voir un autre déborder et sans se mouiller les mains on relance le seau en cangeant la corde et la poulie croyant ainsi faire remonter une eau nouvelle. Et dans

l'infiniment grand de l'univers, les astronomes placent des étoiles au bout des télescopes les plus puissants. Et les radio-scopes font grésiller leurs hauts-parleurs branchés sur le lointain qui s'éloigne plus vite que la lumière. Paradoxe sur paradoxe, illusion sur illusion, il est une science moderne qui n'arrive pas à se mordre la queue. Quant à l'hermétisme, il a toujours vu dans le serpent qui se mord la queue le symbole de l'univers, que cette loi transcrit: Un est dans Tout et Tout est dans Un. Les sciences physiques perdent leur référence de stabilité et de certitude quant à un donné sensible immuable. Le temps des molécules change le temps de l'homme où l'avant et l'après des sensations, où l'affect et la réponse semblaient se perpétuer dans la sécurité du même au même.

"Le Tout est un, divisible indivisible, créé incréé, mortel immortel, parole et éternité, père et fils, dieu et homme. Ce ne sont pas mes mots à moi, mais la Parole que vous entendez: il est donc sage de reconnaître que tout est un.

Héraclite.(fr.56)

La conscience naît de la différence avec ce qui lui est inconscient. Elle est le rejeton de cette Parole hermétique d'Héraclite où la sagesse en s'appuyant sur la différence établit l'Un comme principe premier sans principe. C'est tout un, et tout l'autre.

VII

"Ils se sont résolus à nommer deux figures dont aucune ne doit se nommer seule-en quoi ils se sont fourvoyés."

Parménide d'Elée.

La science commence à comprendre l'espace-temps comme un monde unique alors que la différenciation du temps et de l'espace continue à modeler la pensée collective.

"Or, une fois qu'on a reconnu le caractère limité des phénomènes au point de vue spatial et temporel, on a justifié, qu'on le veuille ou non, la continuité dans la réalité!"⁸

Bachelard

Ce qu'on appelle expérience est lié à l'expérience des sens. C'est elle, le modèle simple de toute expérience scientifique. Quand je sens quelque chose et que je la touche, il y a une certitude qui se manifeste comme vérité de l'être dans un concept quelconque. L'ancienne science physique en partant du sensible pour tenter sans cesse d'y revenir est devenue le modèle des autres sciences, non parce qu'elle était plus sûre quant à ce qu'elle décrivait, mais parce qu'elle était plus sûre POUR ceux qui décrivaient. Elle était sécuritaire. C'est ce qui a permis son hégémonie conceptuelle où on tentait d'assurer un retour aux plus simples certitudes; celle des sens. Cela est toujours implicite et donc sécurisant. Cette sécurité est, selon nous, un résidu archaïque de peurs ancestrales où il était primordial de ritualiser les attitudes qui avaient permis de vaincre cette peur et de l'oublier.

"Donc il ne suffit pas de décrire, de définir et d'essayer de comprendre les choses ou les événements par l'analyse seule, en les mettant en pièces pour découvrir "de quoi ils sont faits". Cette méthode-là en apprend beaucoup mais ce beaucoup ne correspond pas à la moitié de l'histoire. Aujourd'hui, les savants sont de plus en plus conscients de ceci: ce que sont les choses, et ce qu'elles font, dépendent du lieu et du moment où elles le font."⁹

Alan Watts

Cette interdépendance des choses, il y a longtemps que la philosophie hermétique des deuxième et troisième siècles après Jésus-Christ en a prôné la réalité. Son modèle, il faut le dire, n'était pas le système mécanique encore en usage dans la plupart des sciences contemporaines. Exception

faite de la cybernétique, qui, avec ses notions de rétroactions positives et négatives, réussit à donner un modèle d'univers cohérent lorsqu'il s'applique à la naissance des étoiles par exemple.

"l'indépendance totale est un leurre, l'événement purement aléatoire étant une fiction. Le physicien le sait aujourd'hui: en réalité le hasard parfait n'existe pas dans un monde où des analyses subtiles mettent en évidence d'innombrables corrélations, de sorte que dans l'Univers tout agit sur tout. (...) A l'échelon du cosmos, par des rétroactions en chaîne, une détermination de plus en plus structurée, sera, en effet, la LOI NATURELLE par excellence, car la rétroaction positive est le "progrès" faisant déboucher sur de nouvelles structures. Et les rétroactions négatives assureront leur défense: elles annoncent la fixité des futurs milieux extérieurs. Les systèmes s'élèveront dans la hiérarchie des effets, stagnation et dégénérescence devant être regardées comme l'apanage d'une matière abandonnée(...). Sous les auspices d'une telle détermination, la naissance d'étoiles et de planètes, la vie, l'homme s'inscriront dans une même lignée..."¹⁰

A. Ducrocq

Mais l'univers est encore une immense machine dont les rouages tournent sans-cesse. Le rêve de Parménide se réalise.

"Tu sauras la nature de l'éther, les signes qui le constellent, le pur flambeau et la splendeur du soleil qui consume leur origine(...) Tu connaîtras le ciel qui enveloppe tout, sa naissance et comment la Nécessité qui le conduit, lui imposa de contenir en soi les trajectoires des astres. Comment la terre, le soleil, la lune l'éther commun à tous, la voie lactée et l'Olympe sublime et la chaude force des étoiles se sont élancés vers l'existence."¹¹

Parménide d'Elée

VIII

On a peur de ce dont on est séparé. La séparation ne doit pas être confondue avec la différenciation comme le fait remarquer Alan Watts. Tant qu'on prendra le modèle de la connaissance sensible, on pourra abstraire le monde en le limitant à une séparation entre ce qui sent et ce qui est senti.

"Une loi, une théorie, n'est valable, n'est scientifique que si, conçue pour rendre compte de l'expérience, c'est à dire de l'intuition sensible, elle permet de prévoir d'autres sensations et de retrouver l'expérience."¹²

Parrain-Vial

Prévoir d'autres sensations, c'est prévoir l'agression du monde et s'en défendre en connaissant d'avance ses modalités comme un primitif mime l'animal qu'il va tuer à la chasse, pour qu'il se jette sur la flèche qu'il décochera. Retourner à l'expérience, c'est vouloir retourner à l'origine de toute expérience: à la sensation première d'une bouche sur un sein maternel qu'on ne veut pas quitter, comme ce monde qui est dans son ambivalence nature-mère et nature-autre. L'expérience scientifique n'a pas quitté ni liquidé son complexe d'Oedipe.

"...nous affirmons qu'une discipline est scientifique quand elle est susceptible de nous fournir un système de concepts s'ordonnant en lois et en théories."¹³

Parrain-Vial

Cette définition se place dans l'histoire et prend pour acquis qu'il y a telle chose que nous appelons scientifique. La discipline est donnée comme allant de soi et s'interprète comme une attitude spécialisée, impliquant un ordre a priori chez le discipliné, en se plaçant déjà sous les catégories systématisantes. Si on remarque que le "fait" est une construction du mental pour rendre compte du sensible articulé selon un système conceptuel, cela ne veut pas dire que la

peur est disparue mais qu'elle s'est "abstraite" de ce qui la provoquait pour mieux s'oublier. Le "fait" est le résultat de la peur d'être. Le mental décrit des faits pour oublier de se décrire. Il ne se voit pas, ne se saisit pas dans la nature et cela lui permet de se retourner à ce qui n'est plus apeurant parce que reconstruit par la mémoire. C'est un recul. De la même façon, le primitif raconte sa chasse dans un récit qui systématise ses exploits et théorise son effroi.

La conceptualisation scientifique est toujours inachevée. Elle accepterait de remettre en question ses acquis pour se soumettre aux changements possibles de l'expérience nouvelle. Bachelard a montré que toute expérience est devenue une construction de "faits" qui s'articulent bien plus comme hypothèses pré-expérimentales que comme déductions post-expérimentales. Les "faits" suivent l'hypothèse. La réalité n'existe pas comme un donné immédiat mais comme une construction formalisée dont on assemble les concepts selon des recoupements "éclairants" qui obscurcissent le fait de la peur. Il s'agit de trouver le bon point de vue.

"Ce n'est que si l'on découvre le point de vue où les êtres sont comparables et identiques que ceux-ci peuvent devenir objet d'études scientifiques."¹⁴

Parrain-Vial

Ce point de vue est forcément en retrait. Cette retraite est semblable à la grotte où le chasseur primitif dessine sur les parois les lignes identiques des proies comparables et des fauves exorcisés. Et ces étranges empreintes de mains posées sur les silhouettes animales comme pour les posséder déjà ressemblent à ces théories posées sur les faits. Le point de vue découvre l'objectivité pour recouvrir l'effroi. C'est une sorte de schizophrénie où l'on se coupe du réel et c'est dans cette coupure qu'on voit une victoire sur lui en l'oubliant. Mais cela fonctionne dira-t-on. En effet, la magie du primitif fonctionne. Il tue des bêtes et les bêtes le tuent. On fait des bombes atomiques et...

"L'alternative alors qui se pose à l'esprit est

celle-ci: il est ou il n'est pas."

Parménide d'Elée

IX

"Jamais hors de l'étant en lequel elle s'exprime, tu ne trouveras la pensée."

Parménide

Avec l'attitude scientifique, nous sommes en présence d'un redoublement de construction mentale. Le "fait" d'abord et la théorie ensuite. En visant à l'étude de la totalité de l'étant, on réduit en fait cet étant à ce qu'il n'est pas essentiellement. Ce "désir" de totalité n'a rien à voir avec la réalité en soi de l'étant mais indique encore une fois la peur devant le plus gros que soi dont on s'abstrait par le recul scientifique. C'est un genre de prétention magique qui repose sur l'illusion de l'imagination fantasmique qui prend ses fantaisies globalisantes pour le réel en soi.

"...il existe une profonde illusion qui s'incarne pour la première fois dans le personnage de Socrate: la croyance inébranlable que la pensée, s'appuyant sur la causalité, est capable de pénétrer jusqu'à la racine de l'être, qu'elle peut non seulement connaître celui-ci mais encore le corriger. Cette sublime illusion métaphysique s'associe à la science comme un instinct et la conduit sans cesse à sa limite où elle se convertit en art. Tel est en effet le but de ce mécanisme."¹⁵

Nietzsche

La construction du "fait" scientifique étant hors de l'étant et se réactivant dans la théorie mentale obéissant à la systématisation des critères aprioristiques, s'exaspère dans la répétition expérimentale. La science renseigne sur l'éphé-

mère qui la détermine tout en étant dans l'impossibilité de toucher à la réalité de ce qu'elle vise puisque son terme contient sa dissolution dans cette "totalité" qui l'englobe-
ra à jamais et dont la dénomination comme "système" masque la peur d'un inconnu qui est fondamentalement AUTRE.

"Nous ne savons pas encore si la nature est un fait, ou bien un effort pour dominer quelque fait." 16

Méridith

Cet effort semble viser le dépassement de la peur animale. C'est la nature de l'homme qu'on veut dépasser. On projette sur la nature cet effort de dépassement de la nature en l'homme. Un savant disait un jour que nous sommes semblables au cavalier et à sa monture. L'homme nouveau serait celui qui dompterait sa monture comme l'esprit dompterait l'irrationnel du corps et empêcherait la peur d'arrêter le progrès de l'esprit. Et si cavalier et monture n'était qu'un. Et si les peurs de la monture n'étaient que les peurs projetées du cavalier. L'optimisme du cavalier est une illusion dont la monture sait bien la vanité et la prétention. Sa peur alors est légitime et elle sent au fond d'elle-même que le gouffre où l'entraîne son cavalier en l'éperonnant de son orgueil sera leur fin.

"Mais la science, éperonnée par sa puissante illusion, court sans cesse à ses limites, contre lesquelles se brise l'optimisme caché dans l'essence de la logique. Car le cercle de la science porte à sa circonférence une infinité de points, et bien avant de savoir quand ce cercle aura été parcouru, l'homme noble et bien donné se heurte inévitablement avant le milieu de sa vie à des points limites de la circonférence où son regard se perd dans l'inexplicable. Lorsque, à son effroi, il constate alors qu'à ces limites la logique s'enroule sur elle-même et finit par se mordre la queue, il voit surgir une nouvelle forme de connaissance, la connaissance tragique, qui pour être supporta-

ble, réclame le remède protecteur de l'art." 17
Nietzsche

L'analyse scientifique ne dépasse pas ce qu'elle implique dans son développement: à savoir un apriorisme de la conceptualisation qui essaie de correspondre à une totalité qui est en soi au delà de cet apriorisme. La réduction du réel à des structures conceptuelles, à des théories formelles comme à des systèmes opérationnels est dans le prolongement de ce rêve qui hante la connaissance éprise de sécurité épistémologique. Elle construit un monde qui apparaît comme inhumain par ce que cela implique comme oubli de l'expérience individuelle et si humaine de la peur.

X

Et si connaître, c'est décrire pour retrouver comme dit Bachelard, il semble bien que les retrouvailles sont celles d'une paix désirée dans la certitude que la peur soit exorcisée. A tant décrire le monde, nous avons oublié notre propre description de nous-mêmes comme part la plus obscure de cette nuit plus noire que la nuit où l'esprit s'exacerbe à retrouver la lumière dont la peur comme un éclat qui briserait le voile de l'illusion lui indique la présence. Ce n'est qu'en nous remettant dans le monde comme partie du monde que nous pénétrerons dans ce royaume d'ombres et de lumières où se cache notre assomption.

"Dans ces conditions, toutes choses sont connexes les unes aux autres par de mutuels rapports dans une chaîne qui s'étend de la plus basse à la plus haute... Les choses mortelles sont liées aux immortelles, les sensibles à celles que ne perçoivent pas les sens. Quant à l'ensemble de la création, il obéit à ce gouverneur suprême qui est le maître, de manière à composer non pas une multiplicité, mais une unité. Car, comme tous les êtres sont dépendants de l'Un et découlent de l'Un, bien que, vus séparément, on les croie en nombre

infini, quand on les considère réunis ils ne font plus qu'une unité ou plutôt un couple, le ce dont quoi tout procède et le ce par quoi tout est produit, c'est-à-dire la matière dont les choses sont faites, et la volonté de Dieu, dont le décret les fait être en leur diversité." 18

Asclépius

Au terme de notre réflexion sur les critères de scientificité nous débouchons sur l'inexprimable de la connaissance dont l'hermétisme a tenté de montrer les limites par la reconnaissance d'une unité primordiale qui permet alors son dépassement dans ce qui fonde celui qui connaît et ce qui est connu. C'est cette permission qui ouvre à la totalité du monde et de l'homme.

Epilogue

"Connaître, c'est ne pas connaître, voilà la vérité.
Ne pas connaître, c'est connaître, voilà l'erreur."

Lao-Tseu.

Il y a là une science de l'Autre dont la vérité fait peur à moins qu'il s'agisse d'une erreur dont l'histoire s'abolit ou l'assume.

Germain-G. Beauchamp
apprenti-philosophe
montréal 1976
philo udm

Notes bibliographiques:

- (a) Texte cité dans un article du devoir sur Nietzsche et dont je ne possède malheureusement pas la date.
- (1) Jean Piaget, Nature et méthode de l'épistémologie, p.15, in Logique et connaissance scientifique, ouvrage collectif, Encyclopédie de la Pléiade, 1967, Paris.
- (2) Ibidem, p.14.
- (3) G. Gusdorf, Article Sciences humaines, in Encyclopédia Universalis, vol.14.
- (4) Piaget, op. cit. p.13.
- (5) Marie-Louise von Franz, C.G. Jung, son mythe en notre temps, texte de Jung in Mysterium Coniunctionis, II, p.317; p.282-283, Buchet-Chastel, 1975, Paris.
- (6) G. Bachelard, Essai sur la connaissance approchée, p.10, Vrin, Paris.
- (7) Jeanne Parrain-Vial, La nature du fait dans les sciences humaines, P.U.F., Paris, 1966, p.9.
- (8) Bachelard, op. cit. p.286.
- (9) Alan Watts, Le livre de la sagesse, Médiations, Denoël, Paris, 1974, p.69.
- (10) A. Ducrocq, Le roman de la matière, 10/18, Paris, 1963, p.161-63.
- (11) Y. Battistino, Trois présocratiques, Gallimard-Idees, Paris, 1968, p.117-118. Les citations d'Héraclite et de Parménide de notre texte renvoient à cette traduction.
- (12) Parrain-Vial, op. cit. p.19.
- (13) Ibidem p.24.---(14) Ibidem, p.24.
- (15) Nietzsche, La naissance de la tragédie, Médiations-Gonthier, Paris, 1964, p.98.
- (16) Mérédith, cité in Bachelard, op. cit. p.201.
- (17) Nietzsche, op. cit. p. 100.
- (18) Asclépius, in A.J. Festugière, Hermétisme et mystique païenne, Aubier-Montaigne, Paris, 1967, p.123.
- Les citations de Lao-tseu sont tirées du tao-te-king, dans l'édition Gallimard, Idées, no. 179.

économie et liberté

ou

perspective face à la croissance

A la fin du XVII^e siècle, les écarts économiques et techniques des pays étaient peu importants. Les populations rurales vivaient au rythme lent de la permanence où le père passait les mêmes outils à son fils; pour employer une expression de M. Sauvy, l'homme avait "la pierre sur la tête"(1), au sens où ses efforts de maîtrise de l'environnement (progrès économique, technique, médical) semblaient plutôt devoir s'annihiler face aux déterminismes du monde d'alors.

C'est ainsi que du côté démographique, les épidémies, les famines, les guerres et les morts naturelles contrecarrent toute expansion vraiment positive comparativement à celle que nous connaissons aujourd'hui: "la population mondiale a mis environ 16 siècles pour doubler depuis le début de notre ère"(2), alors qu'elle double maintenant facilement à l'intérieur d'un siècle. M. Dorst, dans son livre "La Nature Dé-naturée", cite un rapport des Nations-Unies qui dit: "Si le rythme d'accroissement se poursuivait pendant 600 ans,

1) Alfred Sauvy, Malthus et les deux Marx; p. 21.
2) Paul Bairoch, Le tiers monde dans l'impasse; p. 44.

le nombre des êtres humains sur terre serait tel que chacun n'aurait plus qu'un mètre carré de surface à sa disposition. Autant dire que c'est là un évènement qui n'aura pas lieu."(3)

Bien sûr, ce n'est là qu'un exemple qui veut avant tout nous faire prendre conscience de l'ampleur du problème; lorsqu'une population s'accroît exponentiellement dans un domaine fini, la "surprise"(conscience du problème) arrive parfois au moment où il est déjà temps de réagir, pour employer un vocabulaire faible.

Graphiquement en effet, cet élément de surprise est décrit par l'allure de la courbe exponentielle qui, en un laps de temps très court, s'affole soudainement vers le haut, tout en ayant eu auparavant l'allure d'une simple droite presque parallèle à l'axe des "x"(explication détaillée au deuxième chapitre).

Ceci est un exemple qui nous indique la piste du présent travail: il me semble qu'à peine entré dans sa révolution industrielle (200 ans) l'homme ait déjà à s'asseoir à la table des négociations; mais cette fois-ci pour discuter avec lui-même de lui-même: son orientation et finalement sa survie.

Le problème de la croissance est aussi vaste qu'inconnu. Tout ce que la population connaît actuellement, au point d'en faire quelques contestations, n'est que la question de pollution. Les autres facteurs tels que cités par le club de Rome: quota alimentaire, ressources naturelles, démographie, produit industriel par tête, sont le plus souvent ignorés totalement au moment où ils prennent autant d'ampleur, d'importance dans la résolution d'une question posée face à la croissance.

Depuis quelques années, depuis cette "crise énergétique du pétrole"(4), il s'effectue de grands changements dans la

3) Jean Dorst, La Nature Dé-naturée; p. 19-20.

4) Comme nous le savons maintenant toute cette opération a été dirigée à partir de Washington de la même façon que les produits "made in Japan" qui inondent le marché mondial sont le fruit de capitaux américains à l'étranger.

sensibilisation de la population: les termes du questionnement commencent déjà à se modifier. On voit le problème!

On trouvera donc deux grands temps dans l'étude, soient: la connaissance du problème par des données mathématiques précises et les valeurs suggérées dans l'optique d'une résolution de la question.

situation du problème

Avant de commencer une étude un peu plus systématique du rapport que l'homme entretient avec la nature, il est bon, dans un premier temps, de souligner que tous les facteurs économiques et sociaux traités dans le rapport du Club de Rome suivent actuellement l'affolement de la courbe exponentielle, et que si l'un est étudié ici au détriment de l'autre, il ne faut pas pour autant minimiser l'importance de chaque donnée: épuisement des ressources naturelles, quota alimentaire, etc.

Procédons à l'étalage de certains "faits très concrets" qui orienteront notre discussion.

"Dans la vallée de l'Indus, la population s'accroît de dix bouches à nourrir par cinq minutes; mais dans le même laps de temps, un acre (un acre=40 ares; un are= un carré de dix mètres de côté) de terre est perdu du fait de l'érosion accélérée."(1)

"Pour l'ensemble des pays sous-développés non communistes la dette publique extérieure, qui était de l'ordre de 9 milliards de dollars en 1955, a dépassé les 20 milliards dès 1962, les 30 milliards dès 1965, les 40 milliards en 1967 et les 50 milliards en 1969 pour se rapprocher des 60 milliards

1) Jean Dorst, La Nature Dé-naturée, p. 33.

en 1970."(1)

- 6,000 ans avant J.C., le moyen de locomotion le plus rapide est le chameau: 13 km. à l'heure; 1600 av. J.C., le char pousse la vitesse à 32 km. à l'heure; 1825 après J.C. la première locomotive à vapeur fait 21 km. et le voilier, deux fois moins vite.

- En 1830, la locomotive à vapeur: 160 km./h.
 - En 1938 on franchit le mur du son: 640 km./h.
 - 1960 les avions-fusées filent: 6400 km./h.
 - 1960 les capsules.....: 29,000 km./h. (2)
- Accroissement de la population du monde.

	Population en millions	Accroissement annuel en % depuis la période précédente
1000	340	
1650	545	0,07
1750	728	0,3
1800	907	0,45
1850	1 175	0,55
1900	1 610	0,64
1920	1 820	0,6
1930	2 015	1,0
1940	2 249	1,1
1950	2 509	1,1
1960	3 010	1,8
1966	3 350	1,9

Sans avoir la rigueur désirable, ces chiffres montrent bien l'accélération qui s'est produite, d'abord du fait de l'Europe et de l'Amérique, puis des autres parties du monde.

(3)

Ces quelques exemples pris à la pige, chacun dans

- 1) Paul Bairoch, Le Tiers Monde dans l'Impasse, p. 238.
- 2) Alvin Toffler, Le Choc du Futur, p. 38-39.
- 3) Alfred Sauvy, Malthus et les deux Marx, p. 76.

le 29ième jour

On dit que tout croît exponentiellement. Nous qui sommes présentement au début de cette courbe, en comprenons-nous bien la signification?

Nous qui sommes au début de la courbe au niveau de l'expansion démographique (voir fig. 1), au niveau de l'épuisement des ressources naturelles (voir fig. 2), au niveau de la pollution, au niveau du quota alimentaire, jetons un coup d'oeil sur le temps de réaction que nous laisse le système actuel, nous basant sur des données objectives, indicatrices des tendances contemporaines.

Le club de Rome nous suggère le petit "jeu" que voici.

Problème: Supposez un nénuphar qui double sa surface à tous les jours, et qui requiert 30 jours pour recouvrir un petit étang.

Question: Pendant combien de temps le nénuphar paraît-il petit, et quel jour faut-il réagir si l'on ne veut pas que tout l'étang soit recouvert?

Réponse: Le nénuphar semble petit très longtemps et vous n'avez que le 29^e jour (où il aura seulement recouvert la moitié de la surface) pour réagir, car le lendemain vous ne verrez plus l'étang.(1)

Bien sûr ce "bel exemple" est tout à fait arbitraire et semble faire totalement abstraction de la réalité: c'est un jeu mathématique.

Nous avons pourtant vu jusqu'à quel point ce "petit jeu" reflète les tendances actuelles.

1) Meadows, Halte à la croissance, p. 152.

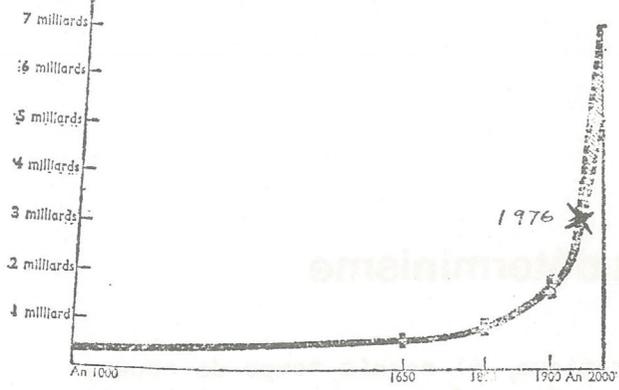


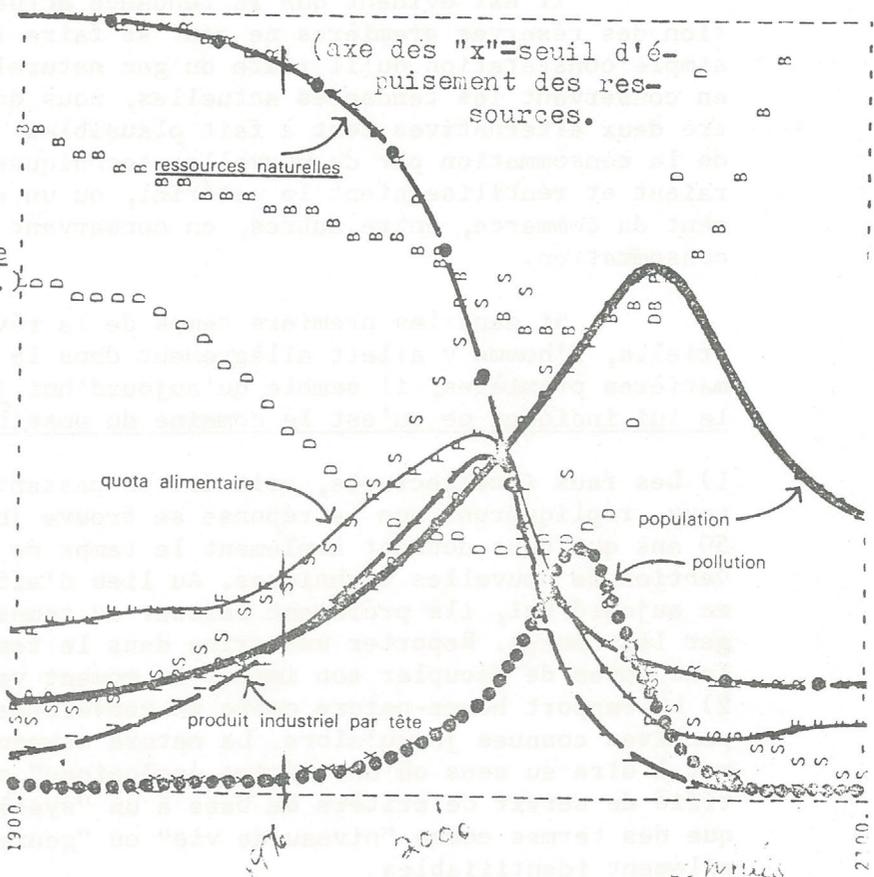
Figure 1.

(Tiré de: A.Sauvy, Malthus et les deux Marx, p. 77

FIG. 5. — Population du monde depuis l'an 1000.

Figure 2.

(Tiré de: Meadows, Halte à la croissance, p. 233.)



Résultats fournis par le modèle dans l'hypothèse du maintien des tendances actuelles.

liberté et déterminisme

Pour être plus pratique, il serait temps de constater l'impossibilité théorique de ce facteur exponentiel, s'appliquant aux données de la planète.

Il est évident que la tendance actuelle de consommation des réserves premières ne peut se faire indéfiniment. La simple constatation qu'il reste du gaz naturel pour 50 ans(1), en conservant les tendances actuelles, nous donne le choix entre deux alternatives tout à fait plausibles: un réajustement de la consommation par de nouvelles techniques qui sauvegarderaient et réutiliseraient le matériel, ou un simple effondrement du commerce, entre autres, en conservant le même mode de consommation.

Si dans les premiers temps de la révolution industrielle, l'homme y allait allègrement dans la prospection des matières premières, il semble qu'aujourd'hui la nature veuille lui indiquer ce qu'est le domaine du possible.(2)

1) Les faux intellectuels, soit dit en passant les plus dangereux, répliqueront que la réponse se trouve justement dans ces 50 ans qui nous donnent amplement le temps de réagir par l'invention de nouvelles techniques. Au lieu d'affronter le problème aujourd'hui, ils préfèrent laisser au temps le soin d'arranger les choses. Reporter une crise dans le temps c'est le meilleur moyen de décupler son impact le moment venu.

2) Le rapport homme-nature opère un renversement de ses perspectives connues jusqu'alors. La nature commence à avoir son mot à dire au sens où un "régime écologique" serait aussi justifié de servir de critère de base à un "système pour l'homme" que des termes comme "niveau de vie" ou "genre de vie", difficilement identifiables.

Le domaine du possible, c'est la connaissance du seuil d'épuisement des ressources naturelles connues face à la demande croissante de consommation (consulter le rapport Meadows, p. 233 et suivantes).

Prenons le cas du pétrole; la nature nous indique le moment où les cales seront sèches, toujours si nous conservons les tendances actuelles.

L'accroissance actuelle se fait de façon affolante dans un domaine fini; la terre. Il devient de plus en plus évident de penser que l'écologie elle-même dictera à l'homme les voies qu'il peut suivre. L'homme fait face à ce que l'on peut appeler le déterminisme de la nature (déterminisme se comprend au sens où l'on fixe la date d'épuisement de telle ou telle matière première: ce face à quoi l'homme n'a pas le choix.) Il ne peut plus comme les grands explorateurs s'en aller à l'aventure d'un monde à découvrir. Depuis que l'on sait que la "terre est ronde", ceci donne à l'homme quelques chances de s'en sortir, au sens où il connaît la finitude de l'univers.

valeurs: "portée philosophique"

Il est d'abord évident que les "fameuses" tendances actuelles, dont je parle quelques fois au cours de ce travail, se doivent ici d'être remises en question:

"L'abondance des ressources est-elle à l'origine des maux de ce monde? Conduit-elle à l'instinct de possession et à l'avidité et, par la suite à la guerre et à l'autodestruction?... ou, au contraire, ouvre-t-elle sur les horizons privilégiés de la liberté et de l'autodétermination? Tout dépendra de l'usage qu'on voudra en faire." (1)

Je pense que l'esprit avisé d'aujourd'hui doit être assez honnête pour poser la question en ces termes. C'est à partir de cette vertigineuse perspective qu'offre l'avenir, que l'homme peut en venir à apporter quelques solutions radica-

1) Barbara Ward, Vers l'Opulence et la Liberté des Peuples, la post-face.

les qui amélioreront ses conditions de vie.

Partir en ignorant une des deux possibilités (ou la minimisant seulement), cela peut suffire à ne rien faire, en acceptant ainsi aveuglément les petits principes de quelques grands économistes.

Il faut d'abord, avant toute discussion, voir les faits tels qu'ils sont. Fonder une éthique en voulant faire abstraction de "l'éventualité d'une guerre nucléaire d'ici l'an 2000"(1), c'est avoir peur de regarder la réalité en face, c'est de se sauver face à la possibilité d'établir de solides bases de discussion.

Il faut aussi savoir que si les tendances actuelles d'augmentation de la population, de la consommation, de la pollution se maintiennent, on doit se préparer à un effondrement total du système, et ceux qui pensent qu'il y a dans ces termes une dramatisation de la question, ne connaissent absolument rien aux faits et à la réalité humaine. Et le temps de cet effondrement est déjà calculé...(2)

D'autre part, si l'on commence immédiatement une éducation massive face à cette question, une lueur d'espoir point à l'horizon.

Cependant, cette lueur d'espoir qu'est la technique peut être la question qui fasse justement reléguer tout ce travail aux oubliettes.

Il est trop facile de se fermer les yeux sur ce qui nous entoure pour dire que finalement, demain, l'homme règlera tout avec de nouvelles méthodes rationnelles.

Les gouvernements, dans leurs politiques économiques, se moquent éperdument de la question et continuent obstinément à tout centrer sur une économie de croissance. On donne quel-

1) Pierre Massé, La crise du Développement, p. 102.

2) Meadows, Halte à la Croissance, p. 233.

ques millions pour dépolluer à demi l'environnement et l'on semble penser que la question est close. Chacun, pour se tenir un autre quatre ans de plus au pouvoir, promet l'exploitation de nouvelles ressources pour pallier éventuellement à une question de chômage. Il est même pensable que, pour de meilleurs prix concurrentiels, on brûle des tonnes de récoltes pour réajuster des marchés internationaux, pendant que de "l'autre côté de la rive" on se meurt de faim; ce qui soit dit en passant a souvent fait la manchette des journaux, comme vous le savez fort bien d'ailleurs.

On peut être incapable d'acheter du blé même si les champs en sont pleins!

Bien sûr que la technique peut régler bien des choses, mais la science, même si elle "constitue par elle-même une ascèse"(1), ignore les valeurs.

On pourrait aussi se demander combien de personnes sont mortes de faim (et meurent encore) pendant le "boom technique de l'Amérique du nord" qui véhicule la pseudo-idéologie de l'opulence.

Raoul Follereau nous indique le domaine du possible pour ensuite nous mettre en garde:

- "-Le prix d'un char d'assaut représente la valeur de 84 tracteurs agricoles;
- Avec ce que coûte un bombardier ultra-moderne, on construirait 30 écoles de 20 classes chacune;
- Avec ce que coûte un porte-avion, on nourrirait 400,000 hommes pendant un an..."(2)

"Si vite, très vite, on ne "renverse pas la vapeur", c'est la catastrophe."(3)

1) Pierre Massé, La Crise du Développement, p. 102.

2) Raoul Follereau, Le Livre d'Amour, p. 31.

3) " " " " " " , p. 31.

Voici la façon actuelle dont l'homme pourrait réorienter "sa" technique. Bien sûr une large partie de cette technique contribue au progrès; par contre, dans un deuxième temps, il faut être conscient de ses effets néfastes.

Il y a une seule chose qui peut cependant "renverser la vapeur" actuellement et elle repose dans le fait que pour la première fois dans son histoire, l'homme est acculé au mur; c'est la première fois dans l'histoire du monde, aussi loin que l'on puisse remonter, que l'homme a la capacité d'autodestruction instantanée; c'est aussi par contre la première fois qu'il peut résoudre aussi facilement son problème s'il utilise la technique à bon escient.

Depuis trop longtemps les temps de paix ont pris naissance grâce aux temps de guerre. On a tué d'abord avec des flèches, puis des lances, des boulets, des avions, et finalement des bombes. Il y a des hommes tellement bornés qu'ils ne s'aperçoivent même pas que les guerres sont de plus en plus coûteuses et dévastatrices. Quels sont ceux qui savent que depuis 1945 il y a eu plus de 350 coups d'état et de guerres (depuis quelques années: Chili, Israël, Grèce, Liban, Afrique du sud, Laos, Thaïlande, etc.).

Ici en Amérique tout a cependant toujours eu l'air d'aller pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Face à ce choix de survie l'homme doit adopter une nouvelle attitude; l'homme peut penser à une planification de la culture.

Skinner, dans sa façon d'entrevoir la question, ne blâme qu'une théorie:

"Si une théorie est à blâmer, c'est la théorie hélas trop répandue de la liberté et du mérite de l'homme autonome."(1)

...ce qui, à mon avis, semble refaire à l'esprit libre ce que

1) B.F. Skinner, Par-delà la Liberté et la Dignité, p. 203.

toute politique totalitariste tente de faire actuellement.

Skinner pense que la "valeur de survie change quand les conditions changent"(1), espérons qu'il a plus raison dans ce deuxième temps.

La plupart des penseurs sont aussi d'avis qu'à un problème d'ordre global, on adopte une réponse du même ordre; ainsi un gouvernement mondial (du moins quant à la commune visée de pensée) semble un pas qui facilite l'accord sur le plan des priorités. Comment voulez-vous en effet qu'un pays dans un souci de réduire sa pollution adopte des mesures draconiennes, qui le ferait passer au second plan économique, si son voisin fait fi de cette même pollution et utilise ses capitaux à de nouveaux investissements?

Le problème est de cet ordre, et la recherche d'une éthique se doit d'être une éthique de connaissance. Face à cette question de croissance, on ne peut pas hésiter entre les meilleurs choix, on doit faire le meilleur choix.

Les problèmes écologiques actuels sont trop cruciaux et jouent sur une trop vaste échelle pour que l'on puisse négliger leur impact sur le milieu ambiant. Le projet de la Baie James et le pipeline de l'Alaska ne sont que deux exemples révélateurs à cet égard. Connait-on avec assurance toutes les conséquences climatiques régionales que peut provoquer la retenue des eaux d'une superficie égale à celle de l'Angleterre (à pleine capacité ce sera le volume d'eau retenu par le projet de la B.J.).

Barbara Ward signalait un peu naïvement en 1967, qu'il y "aura naturellement quelques discussions entre les nations riches et les nations pauvres pour décider des points sur lesquels il faut d'abord insister"(2), eh bien, je pense que depuis au moins neuf ans les "quelques discussions" de cuisine

1) B. F. Skinner, Par-delà la Liberté et la Dignité, p. 213.

2) B. Ward, Vers l'Opulence et la Liberté des Peuples?, p. 64.

n'ont pas encore traversé les frontières, si elles ont au moins pénétrées dans les têtes et les coeurs non seulement des gros capitalistes, mais aussi des ouvriers.

Je crois que cette question éthique a été assez fouillée et que, de toutes façons, la dénonciation du problème se devait d'être radicale, dans la simple espérance de trouver une solution du même ordre.

M'étendre plus longtemps sur ce terrain serait sans doute vain, car la prise personnelle de décision face à la question dépend de l'interprétation des données objectives (contresens voulu) de base.

Pour expliciter ce "contre-sens", je cite simplement la question de sécurité des centrales nucléaires. Les scientifiques ne s'entendent pas sur ce point; certains vantent leur sécurité maximale pendant que d'autres dénoncent les dangereuses failles du système. (1) Pourtant on parle des mêmes centrales des deux côtés (le jeu politique fausse ici, une fois de plus, les données).

1) De toute façon nous n'avons plus le choix de notre énergie. Les multi-nationales pétrolières contrôlent déjà 48% des réserves d'uranium connues et elles réussiront très bientôt à orienter à leur avantage les politiques gouvernementales. Il serait donc téméraire de penser qu'à court terme les énergies solaire et hydraulique gagneront du terrain. Personne ne peut "acheter" le soleil, c'est la raison pour laquelle trop peu de gens s'y intéressent.

conclusion

Je n'ai pas à m'aventurer sur un terrain qui pourrait être glissant, terrain qui consisterait à énoncer mon espoir ou mon désespoir au sujet de l'homme.

Je pense un peu à la façon de celui qui disait que l'homme, lorsqu'il est acculé au mur, se comporte toujours différemment qu'en temps normal: soit beaucoup plus bas ou beaucoup plus haut qu'habituellement. Je crois à une conduite héroïque face au progrès; conduite héroïque, parce que je pense que le jeu deviendra de plus en plus serré, les points de vue de plus en plus définis face au problème.

En dernier ressort, il me semble que le philosophe a un rôle privilégié quant à cette prise de position sur le problème de la croissance et ses abus; son "statut économique" lui confère déjà une position enviable au sens où il n'a pas, comme le politicien, à rendre des comptes et à se plier sous quelque orientation globale d'un parti; il se veut "indépendantiste" et son objectivité est à la mesure de l'état de ses connaissances (différent des priorités économiques du politicien). L'intellectuel, "n'ayant de mandat de personne et n'ayant reçu son statut d'aucune autorité"(1), doit savoir profiter de sa situation particulière pour toujours dénoncer sans cesse. Son discernement doit s'opérer à partir de ce qui se fait, et non pas à partir de ce qui devrait se faire. Son rôle est celui d'un dénonciateur, non pas pour démolir, mais pour faire saisir l'exigence d'une nouvelle construction; son objectivité, pour y revenir, est à la mesure de ce qui se passe: lorsqu'il lit que la population du globe doublera d'ici 25 ans (2), que 800 millions d'hommes n'ont jamais vu un médecin, qu'en

1) J.P. Sartre, L'Intellectuel et le Pouvoir, p. 44.

2) Montréal Matin, février 1973, le 13.

1938, 35% de l'humanité avait faim et qu'aujourd'hui ce sont les deux tiers (1), lorsqu'il sait cela, le philosophe est objectif et pense à la critique; il dénonce cette "mystique de la croissance".

1) R. Follereau, Le Livre d'Amour, p. 13 et 30.

Pierre Bellehumeur
Université de Montréal

- Bairoch, P., Le Tiers Monde dans l'Impasse, Idées, 1971.
 Club de Rome, Meadows, Halte à la Croissance?, Fayard, 1972.
 Dorst, J., La Nature Dé-naturée, Points, Seuil, 1965.
 Follereau, R., Le Livre d'Amour, Beyaert et fils, 1972.
 Massé, P., La Crise du Développement, Idées, 1973.
 Sartre, J.P., L'Intellectuel et le Pouvoir, Idées, 1972.
 Sauvy, A., Malthus et les deux Marx, Médiations, 1963.
 Skinner, B.F., Par delà la Liberté et la Dignité, "Libertés
2000", 1972.
 Spengler, O., L'Homme et la Technique, Idées, 1958.
 Toffler, A., Le Choc du Futur, Denoël, 1971.
 Ward, B., Vers l'Opulence et la Liberté des Peuples?, Terre Nouvelle, 1967.

la philosophie des sciences,

les philosophes et les scientifiques

relatives aux questions d'essence humaine grâce à ce que
 des problèmes qui ne comportent pas véritablement de solution et
 qu'on fond l'éprouve assez peu d'attrait pour les problèmes
 de ce genre. Par ailleurs, la grande majorité des mutations
 génétiques dirigées et le contrôle de l'équilibre neurologique
 que ce fait reflète parce que c'est l'essentiel; et si les
 forces fraîches de philosophie intéressent aux sciences qui
 vont être appliquées à celle des théories et des nouvelles
 de tout ce qui se passe dans le monde et sur tout ce qui est
 fait ainsi, on se pourra dire que ces questions vives
 les pour l'humanité sont généralement des questions négli-
 gées même si l'on pourra encore s'indigner, sans être obli-
 gé de le dire, du sérieux des recherches auxquelles elles
 donnent lieu.

Avez-vous déjà raconté à un scientifique que
 vous "faites" de la philosophie des sciences, histoire bien
 entendu de jeter un frêle ponceau sur l'abîme qui à ses yeux
 sépare son univers du vôtre? Vous aurez alors observé chez
 lui un certain intérêt sans enthousiasme puis — au terme
 d'une brève enquête qui est de mise chez quelqu'un qui se
 targue de ne rien dire qui ne soit éprouvé — un agacement
 certain qui se manifestera diversement mais à peu près in-
 failliblement. Il faut le comprendre, lui qui se sent si peu
 attiré à promener sur la philosophie son regard scientifique,
 accepte mal cet empressement des philosophes à promener sur
 la science un regard philosophique. Après tout, il ne fait
 pas de la science pour qu'on philosophe dessus; et en homme
 pragmatique qu'il est, il se demandera, sans dissimuler son
 scepticisme, ce que la science pourrait bien gagner à être
 ainsi révisée en quelque sorte par des philosophes.

Si toutefois il parvient à surmonter cette premiè-
 re réaction, vous avez de bonnes chances de voir votre inter-
 locuteur reconnaître qu'en un sens, la science pose en effet
 des problèmes philosophiques considérables que d'ailleurs il

refilera aux philosophes d'assez bonne grâce puisque ce sont des problèmes qui ne comportent pas vraiment de solution et qu'au fond il éprouve assez peu d'attrait pour les problèmes de ce genre. Pensez donc! la bombe atomique, les mutations génétiques dirigées et le contrôle de l'équilibre neurologique, ça fait réfléchir parce que c'est troublant; et si les forces fraîches de philosophes intéressés aux sciences peuvent être ajoutées à celle des théologiens et des moralistes de tout acabit qui se penchaient déjà sur tout ça, eh bien! tant mieux, on ne pourra plus dire que ces questions vitales pour l'humanité sont paradoxalement des questions négligées même si l'on pourra encore s'inquiéter, sans être obligé de le dire, du sérieux des recherches auxquelles elles donneront lieu.

D'ailleurs, chacun en conviendra aisément, rien n'empêche cette sorte de réflexion philosophique sur la science de contribuer valablement à la prise de conscience des conséquences éthiques de l'activité scientifique. A peine serait-on tenté de se demander pourquoi un philosophe serait mieux qualifié qu'un autre pour s'adonner à cette réflexion; mais comme on ne pourrait guère, à l'appui de cette inquiétude, que faire observer que nul n'est vraiment qualifié pour s'y adonner, il faudrait bien concéder que le dit philosophe l'est tout autant que quiconque et le laisser comme il l'entend s'attaquer à la question.

Non, tant que le philosophe ne manifestera que l'intention de s'interroger sur les conséquences de la science, notre scientifique parviendra à contenir son agacement. Les choses ne se gêteront qu'au moment où le philosophe se hasardera à laisser entendre que ce qu'il cherche à scruter, ce n'est pas vraiment les conséquences de la science mais bien plutôt l'activité scientifique elle-même en ce qui en fait précisément une activité scientifique. Et il faudra bien l'avouer tôt ou tard, la plupart de ceux qui prétendent de nos jours s'intéresser à la philosophie des sciences, nourrissent explicitement une telle ambition, ce qu'ils manifestent généralement d'ailleurs, en préférant l'expression

"épistémologie" à celle plus vague de "philosophie des sciences".

Qu'est-ce en effet que l'épistémologie sinon une réflexion philosophique portant précisément sur ce phénomène qui, depuis les sophistes et les sceptiques grecs au moins, a intrigué et étonné les hommes et qu'on désigne du nom de "connaissance"? Je dis depuis les Grecs — ce qui est toujours de bon ton en philosophie — mais on peut, je pense, mettre de côté les anticipations lointaines de la réflexion épistémologique et soutenir moins pompeusement que c'est avec Kant que l'épistémologie a pris naissance en soulignant, après bien d'autres, que, pour tenter une critique de la connaissance, Kant pouvait tabler sur une sorte de prototype de la connaissance scientifique, qui s'était enfin établi au grand émerveillement de tous ses contemporains, soit la physique de Newton. Ainsi donc, l'épistémologie de la science n'est pas l'un des avant-derniers cris de la mode philosophique parisienne comme d'aucuns ont été presque amenés à le croire, mais bien plutôt une vieille tradition remontant au moins au plus respectable sans doute de ces philosophes classiques en compagnie de qui il fait si bon se retrouver quand on veut être sûr de faire oeuvre authentiquement et légitimement philosophique.

Seulement depuis Kant, la critique systématique de la connaissance a connu un assez curieux destin. Dans le monde anglo-saxon, par exemple, où l'on ne cessera jamais de faire une place à part à la pensée de David Hume qui avait eu le mérite quand même peu banal de réveiller Kant de "son sommeil dogmatique", on allait spontanément distinguer deux problématiques de la connaissance. Une sorte de division du travail allait en effet s'instaurer entre philosophes intéressés à la réflexion radicale sur le savoir — celle qui amène à se demander, à la suite de Hume, s'il y a un sens à prétendre que quelque chose peut être connu — et ceux intéressés à une réflexion philosophique sur une science concrète — celle qui amène à se demander si telle discipline à prétention scientifique peut être considérée comme une con-

naissance authentique et surtout authentiquement scientifique, bref si elle est vraiment engagée, pour parler comme Kant, sur "la voie sûre de la science". A ces deux façons également légitimes de prolonger l'entreprise kantienne, on allait réserver dans le premier cas le nom tardivement créé de "epistemology" et dans le second celui — moins susceptible de rimer avec "ontology" — de "philosophy of science" ou mieux de "theory of science" ou même de "logic of science". Celui par exemple qui se demande quelle est la logique des explications généralement proposées par les historiens — ou si l'on préfère ce qui permet d'affirmer qu'une explication donnée vaut comme connaissance scientifique dans la discipline historique — ne s'interroge pas, il est vrai, sur les conditions de possibilité de la connaissance en tant que telles, mais il n'est pas infidèle à l'esprit de la démarche kantienne qui voulait mettre en relief ce qui par opposition à la métaphysique aristotélicienne faisait de la physique newtonnienne une véritable science; cependant, au sens anglais du mot, il s'adonne à la logique des sciences plutôt qu'à l'épistémologie.

Si Kant n'avait pas plus explicitement fait place à l'examen critique de ces diverses sciences, c'est sans doute qu'il a été en quelque sorte victime de la précocité géniale de son intuition qui n'a pas attendu la naissance d'une autre science que la physique de Newton (mises à part les sciences mathématiques comme la géométrie qui constituent, comme on sait, un cas différent) pour tenter la critique d'une connaissance dont le prototype envahissant ne pouvait être autre que cette science. La chouette de Minerve avait pris son envol un peu avant la tombée de la nuit et ceci aura contribué sans doute à ce que son élan sublime n'en soit que plus remarqué. En tout cas, la voie était ouverte et la réflexion philosophique, condamnée depuis des siècles à voir ses inquiétudes épistémologiques vaciller presque fatalement dans un scepticisme sans rémission, allait l'emprunter joyeusement: puisqu'il y a désormais telle chose que la science, pourquoi ne pas mesurer systématiquement celle-ci à cette insatiable soif de connaissance que l'on avait hérité des Grecs?

Et si les Anglo-Saxons allaient pour la plupart s'accommoder volontiers de la division du travail décrite ci-dessus, les Français et les Allemands qui s'y seraient sentis à l'étroit, ne pouvaient hésiter pour leur part à s'engager dans la voie plus globale et plus ambitieuse ouverte par Kant lui-même.

En France, Auguste Comte qui se piquait d'avoir compris, à l'encontre de Kant, qu'il fallait attendre que toutes les sciences soient nées pour que puisse se développer une véritable réflexion philosophique sur ces sciences, a même accouché assez prématurément, il faut en convenir, de ce qu'il estimait être la dernière d'entre elles, la sociologie. Ceci, à ses yeux, lui permettait d'appuyer solidement, sur un ensemble désormais complet, une philosophie qui se voulait tout aussi positive que les sciences dont elle prétendait analyser la positivité. Cette philosophie d'ailleurs allait être longtemps considérée comme l'exemple-type d'une "philosophie des sciences" dont on devait se désintéresser à mesure que s'affirmait l'influence en France, de l'approche proprement germanique du problème de la réflexion philosophique sur la science.

Car, on ne s'en étonnera pas, les Allemands héritiers en droite ligne de Kant n'allaient pas laisser en plan une problématique génialement mise en place chez eux. Seulement le concept même de science pour n'être plus réduit aux dimensions suggérées par la seule physique newtonnienne, allait prendre une extension telle que son rapport aux sciences positives en train de se constituer à l'époque, allait s'avérer plutôt évasif. C'est ainsi que Hegel et Dilthey et même, en un sens, Husserl et Max Weber (si étroitement associés qu'ils aient pu être eux-mêmes à quelque secteur de l'activité scientifique) nous parlent abondamment de la science mais, quand ils le font, ils n'ont cure, vu sans doute l'ambition souvent grandiose de leur projet théorique, de placer au centre de leur réflexion "analyse du fonctionnement des sciences positives qu'on aurait pu croire commandée par leur projet respectif. Il suffit pour s'en convaincre d'évoquer, par contraste, l'éclosion rapide toujours

dans le monde germanique d'une philosophie néo-positiviste nourrie d'une réflexion, encore plus franchement positive que celle de Comte, sur toutes ces sciences qui depuis un siècle avaient eu cette fois le temps de s'articuler avec quelque précision.

Seulement cette dernière philosophie surtout autrichienne, lors du grand dérangement hitlérien, allait trouver dans le monde anglo-saxon la terre d'élection où elle devait d'ailleurs se fusionner, si l'on ose dire, à la pensée anglo-saxonne. C'est l'autre, la philosophie plus spécifiquement allemande, dialectique, phénoménologique et herméneutique qui allait imprégner la francophonie philosophique et donner corps à cette tradition germano-française, volontiers ouverte à toutes les dimensions de la culture mais un tantinet méfiante à l'égard des sciences positives, qui via Paris, comme il se doit, est venu, dans la tranquillité de notre révolution culturelle, relayer, à la Faculté de philosophie de l'Université de Montréal, un thomisme visiblement essoufflé.

Ce fut alors l'époque où la phénoménologie de Merleau-Ponty faisait presque l'unité des philosophes à Paris comme à Montréal, non pas toutefois sans soulever l'ire de maints hommes de science dans les plate-bandes desquels elle parvenait à s'immiscer sans devoir pour autant renoncer à recueillir fort brillamment d'ailleurs les meilleurs éléments de cette tradition germano-française. Cette époque ne devait pourtant pas durer longtemps car une génération montante de philosophes avait appris chez Merleau-Ponty et chez d'autres à se tourner vers des sciences nouvelles pour y alimenter sa réflexion et à se tourner même vers les autres sciences comme la physique que Bachelard d'ailleurs venait d'appriivoiser pour eux.

Pour être honnête, il faut reconnaître que cet intérêt pour les sciences et même pour les sciences naturelles n'était pas tout à fait nouveau dans la tradition considérée. La pensée de Bergson, par exemple, si importante en France

dans la première moitié du siècle, était de part en part inspirée et soutenue par divers résultats scientifiques, biologiques en particulier. Mais voilà, Bergson avait commis l'erreur, qui s'est avérée pour lui coûteuse, d'aller rencontrer les scientifiques sur leur propre terrain et Merleau-Ponty d'ailleurs, bien qu'avec beaucoup plus de prudence, n'avait pas su résister vraiment à la même tentation.

Aussi ce fut un intérêt d'un genre nouveau qui vers la fin des années soixante, allait se manifester pour les sciences et se présenter d'ailleurs comme la seule issue permettant de dépasser la crise de la philosophie dont les prophètes étaient alors légion. On n'allait plus guère parler de l'évolution créatrice ou de la structure du comportement mais on allait parler beaucoup du discours de la biologie ou de celui de la psychologie. Les philosophes se gardant de plus en plus d'épiloguer sur le monde réel et vécu devaient se tourner plus volontiers vers le discours que la science tient à propos de ce monde. Et puisque cette approche se caractérisait ainsi par le ferme propos de ne porter que sur le discours de la science à laquelle on concédait en son entier la "connaissance" du monde réel, elle pouvait, sans forcer les choses, se qualifier d'épistémologique et se mettre ainsi à l'abri de critiques qui pouvaient continuer d'affluer sur l'autre approche philosophique, celle qui continuait à parler directement du réel à laquelle il fallait réserver le nom d'ontologique. Qui se surprendra dès lors, de la popularité soudaine d'une approche qui apportait avec elle une immunité théorique aussi appréciable?

Installé assez confortablement au-dessus de la mêlée scientifique ou si l'on préfère retransché dans un métalangage, le nouveau philosophe des sciences pouvait à tout moment soutenir que par principe son objet, à savoir le discours de la science en tant que tel, est un objet totalement différent de celui que l'homme de science entend scruter et que par conséquent chacun peut continuer de faire son boulot au niveau qui lui est propre; et, ma foi, notre scientifique de tantôt s'accommodera quand même mieux de ce nouveau voi-

sin du dessus — à ses yeux plus naïf qu'indiscret dans son intention avouée de profiter de sa position pour observer son travail — que de l'intrus qui à la manière de Bergson s'efforçait sans vergogne d'envahir ses appartements.

Ce simulacre de bon voisinage ne pouvait pas toutefois être bien stable puisque dans la mesure où le repli des philosophes n'était que stratégique, on devait s'attendre à ce que sous couvert d'épistémologie, la tendance soit assez forte à une intervention sur des questions débordant largement celle des seules structures du discours scientifique. D'abord il était inconcevable d'étudier les structures du discours scientifique sans étudier les structures du discours en général et là les épistémologues se sont retrouvés sur le terrain des linguistes qui déjà s'étaient donné le langage (le lieu du discours) pour objet. Théorie des sciences et théorie du langage ont été ainsi entraînées, comme d'ailleurs elles l'avaient été depuis longtemps mais par des voies bien différentes dans le monde anglo-saxon, à renégocier inlassablement leurs innombrables rapports. De plus là où les "épistémologues" avaient affaire au discours incertain de sciences encore mal établies comme les sciences humaines et surtout les sciences sociales, il était inévitable que l'intervention sur ce discours pour le moins poreux, se transforme peu à peu, et par une sorte d'osmose, en intervention sur l'objet même de ce discours. C'est ainsi qu'en prétendant modestement se contenter de "lire le Capital" ou encore de décrire, à la manière des archéologues, des savoirs stratifiés, on fut amené à faire la théorie des modes de production ou à jeter les bases d'une anthropologie nouvelle. Bref le texte devient vite prétexte et les mots finissent par nous faire glisser vers les choses. Somme toute, la tentation était grande pour le philosophe du dessus de réoccuper le logement d'en bas en se frayant un chemin par la porte arrière ou plus exactement par les trop nombreux jours laissés dans le plafond.

Inversement les hommes de science se sont de plus en plus rendu compte que la réflexion sur les structures et

les conditions de possibilité de leur savoir s'imposait à eux comme une nécessité et que par conséquent ils pouvaient continuer de boudier les épistémologues mais non plus l'épistémologie. Ce que quelques physiciens ont clairement aperçu lors de la crise de la physique du début du siècle, bien des praticiens des sciences humaines ne purent que s'en convaincre tout au long de l'inconfortable histoire de leurs disciplines : comment en effet faire progresser une science sans assurer ses bases théoriques et comment établir celles-ci sans s'interroger sur les conditions de possibilité de cette science?

D'ailleurs, sur ce plan, la situation des sciences humaines était au départ asymétrique par rapport à celle de la physique. La naissance d'une science s'accompagne en effet d'une foule de débats théoriques mais ce n'est qu'en hésitant et par extension que par exemple l'on qualifierait d'épistémologique l'un des plus représentatifs de ces débats soit le dialogue fameux où Galilée met en scène pour les opposer l'aristotélicien Simplicio et son propre porte-parole Salviati. On préférera en effet réserver cette épithète à un discours tel celui de Kant qui, plutôt que de polémiquer simplement contre une attitude (l'aristotélisme) qui constituait à une époque un obstacle à la naissance d'une science, prend un recul par rapport à cette science, alors qu'elle est déjà constituée, et cherche à en dégager les conditions de possibilité. Or s'il fallait toujours attendre qu'une science soit arrivée au degré d'articulation atteinte par la physique de Newton pour en esquisser l'épistémologie, on ne pourrait certes pas parler encore d'épistémologie des sciences humaines. Mais il ne peut en aller ainsi car une fois qu'une théorie de la science est mise au point ne serait-ce qu'à partir d'une seule science, les autres sciences qui tentent de se constituer par la suite, n'étant déjà plus en train d'occuper un terrain vierge, auront, bon gré mal gré, à se définir par rapport à la conception du savoir scientifique prédominante au moment de leur genèse. Il ne s'agira plus de récuser un type de discours pour s'en démarquer mais plutôt d'intervenir dans la théorie de la science pour mon-

trer que la nouvelle science y trouve sa place sans être infidèle à elle-même. Même les thèses qui visent à montrer que les sciences humaines doivent être perçues comme tout à fait différentes des sciences physiques, ne prennent leur sens qu'à condition d'être comprises comme corollaires d'une autre thèse à l'effet que les sciences humaines n'en sont pas moins des sciences pour autant et que par conséquent il faut reviser profondément notre théorie de la science. C'est ainsi que Claude Bernard en biologie, Marcel Mauss en sociologie, Lévi-Strauss en anthropologie ou Collingwood en histoire, quel que fut leur désir respectif d'être considéré d'abord comme homme de science, sont devenus partie prenante au débat épistémologique poursuivi par les philosophes.

Que conclure de ce bref rappel de la façon dont furent progressivement mis en place les éléments de la problématique épistémologique qui s'avère manifestement être au centre des relations de la philosophie et des sciences. On peut certes conclure que cette problématique prend à notre époque une importance qui pour la première fois dans l'Histoire sans doute est reconnue à la fois par les hommes de science et par les philosophes, mais aussi par les diverses traditions philosophiques anglo-saxonne, allemande et française. Mais on peut conclure tout aussi sûrement que ce serait se leurrer gravement que de s'appuyer sur cet état de choses pour se réjouir d'une sorte d'unité que la pensée occidentale aurait ainsi retrouvée. Bien au contraire les problématiques et les mots ne parviennent guère plus à créer l'unité que les causes et les bannières. Derrière l'intérêt affiché pour l'épistémologie, on rencontre ce mélange grouillant d'analyses rigoureuses et de luttes idéologiques, d'intuitions nouvelles et de retours en arrière, de labeurs érudits et de fumisterie qui a toujours caractérisé l'activité philosophique. Que des hommes de science formés selon les exigences et les limites de leurs disciplines respectives soient de plus en plus amenés à évoluer également sur ce terrain ne peut guère entraîner une modification sensible de cet état de choses.

Mais la philosophie, quand elle ne se contente pas d'analyser méthodiquement (et légitimement bien sûr) sa propre histoire, a-t-elle jamais connu d'autres contextes? Voué à s'efforcer continuellement de comprendre ensemble les retombées scientifiques ou autres de sa culture, le philosophe qui a su tirer parti de l'histoire tumultueuse de sa discipline multivoque a au moins sur l'homme de science l'avantage de résister plus facilement à la tentation de tout ramener au schèmes relativement unilatéraux que suggère la pratique d'une discipline mieux arrêtée. Avantage négatif et plutôt mince qui tout au plus vaudra au philosophe de voir, malgré lui sans doute, raviver ses titres à cette sagesse désarmée et vague à laquelle l'étymologie l'associe depuis quelque deux millénaires.

Pourtant dans la mesure où il n'a pas oublié la leçon de ceux qui ont le mieux contribué à donner quelque substance à la discipline à laquelle il se rattache, il n'aura pas manqué de voir dans la complexification et la diversification des sciences contemporaines, l'exigence impérieuse d'une revision de la façon dont il faut penser la "connaissance" et la nécessité corollaire d'inventer pour y arriver ce langage neuf — forcément distinct de celui de chaque science — auquel ses propres intuitions souvent maladroitement comme ses propres analyses souvent trop timides se sont inlassablement efforcés d'accéder. Et c'est parce qu'il sait que dans l'histoire de l'humanité, ont quand même déjà été franchis des seuils en deçà desquels on ne revient plus — la contribution épistémologique de Kant en est peut-être le meilleur exemple — que le philosophe et l'épistémologue en particulier poursuit un travail (dont il serait hors de propos ici d'examiner plus avant les caractéristiques propres) qui se doit d'être d'autant plus laborieux, rigoureux et exigeant qu'il ne pourra jamais bénéficier de sanctions sociales bien claires. Si les hommes de science, quand ils ne s'adonnent pas à l'épistémologie du moins, peuvent trouver en celles-ci une sécurité intellectuelle qui chez les moins remarquables d'entre eux vire parfois à la suffisance, les philosophes aujourd'hui comme toujours devront apprendre à

vivre sans une telle sécurité et à faire valoir par d'autres voies la justesse de leurs vues.

Maurice Lagueux
Université de Montréal

**il n'y a que du
construit**

ou

l'homme comme il est

L'homme, dans son fait brut d'exister, se perçoit à travers une histoire dans laquelle il place son avènement à côté d'un monde de réalités. Mais cette histoire est elle-même le processus où l'homme s'édifie comme cette chose parlante qui veut s'identifier, qui veut se comprendre à travers ses propres représentations, à travers ses propres constructions de lui-même et de son monde. Il veut maîtriser, il veut déployer ce langage dont il est doté, il veut calmer cette inquiète curiosité à laquelle il est soumis par et dans le langage, il veut vivre la puissance du langage.

Ainsi, de l'indifférent au philosophe, chacun expérimente ce "pouvoir dire" et cela, même en le disant n'importe comment, même en disant n'importe quoi. Chacun représente un moment historique à la mesure de son discours, à la mesure de sa compréhension figée dans un langage. Discours après discours, modèles après modèles, théories après théories, tout cela surgit dans l'histoire en une date, arbitrairement choisie, arbitrairement fixée; tout cela s'empile dans la fosse du passé, dans une recherche de dire du "vrai", en ne laissant au présent, qu'une arme au mille canons, qu'une

arme au mille gachettes, qu'une arme utilisée de mille façons le langage.

Même les plus avisés, même les plus sérieux n'ont pu sortir de leur étonnement, de leur surprise de pouvoir dire. Même ceux-là n'ont pas vu leur responsabilité, n'ont pas vu leur fait brut de pouvoir créer, leur fait brut d'exister: ils n'ont pu s'empêcher de revendiquer le "vrai" de leurs inventions, de leurs illusions, de leurs absolus, de leurs dieux, de leurs absurdes, pour justifier leur existence en créatures ou en victimes, pour fonder leur existence dans l'absoluité d'un au-delà d'eux-mêmes. Ils n'ont pas su se servir de cette arme à la mesure de leurs propres dires, ils n'ont pas su atteindre le centre de la cible: leurs projectiles, leurs "vérités" se consumaient dans un avenir plus ou moins long, avant même de toucher la cible. Leurs "vérités" n'avaient qu'une portée dans la foi, dans le temps de durée d'une foi. Ils ne se servaient que des gachettes nécessaires à leur foi, limitant cette arme à n'être que l'écho de principes déductifs, l'écho d'une pensée qui pense à vide, et au mieux, l'écho d'une subjectivité qui pose ses absolus, qui se place au seuil de sa folie d'infimes absous. Cette arme n'avait que cette fonction jusqu'au moment où un quelqu'un parmi tant d'autres s'est donné le rôle d'armurier, s'est donné d'entreprendre l'examen du potentiel de cette arme.

D'autres se sont ralliés à ce projet et bien des études ont été faites, bien des théories ont été construites pour déterminer que le langage, sous sa forme logique, possède ses règles de jeu de telle manière qu'il n'est plus possible de dire n'importe comment, n'importe quoi, de telle manière que le langage donne la mesure du "vrai" des différents dires en vertu de sa forme interne, en vertu de la validité représentable de sa forme interne en développement. Le "vrai" n'est plus foi en un absolu, le "vrai" est, selon la mesure représentable d'un discours en procès, dans le procès de sa représentabilité. Le développement des théories formelles, des études de la logique, inscrite dans le langage, nous montre le langage dans ses règles, nous montre le fonc-

tionnement de cette arme qui se raffine, nous montre la mesure de son acuité.

C'est selon cette seule mesure que maintenant l'homme peut se percevoir, peut se représenter, peut construire son monde de réalités. Il est agent linguistique et à ce titre, constructeur de ce qui est par et en lui.

L'homme, comme agent linguistique constructeur de ce qui est par et en lui, est une préreprésentation, est une perception, est une perspective redevable à la théorie dite constructiviste. Contrairement aux autres théories, elle pose la "vérité" de sa propre construction en développement, la "vérité" de son procès, au lieu de poser la "vérité" des absolus, des illusions extérieures. Elle est cette manière, une perspective et à ce titre, se véhicule que par des singularités linguistiques comme une attitude, comme un moyen d'approche par lequel "il est possible de dire du vrai", selon la représentabilité formelle de son discours. Si l'on prend la philosophie pour l'entreprise humaine la plus globale possible de l'expérience la plus étendue possible pour comprendre le plus "vrai" possible, pour le plus long temps possible, alors, la perspective constructiviste est à la philosophie ce qu'est la logique au langage: une possession de ses moyens.

C'est ainsi armés, que les constructivistes construisent leurs représentations, que les constructivistes créent leur monde de réalités. Certes, cela ne veut pas dire que toutes leurs constructions sont éternellement valables, même leur perception du constructivisme, puisque le fait de construire est redevable à des singularités linguistiques qui ne peuvent rendre la totalité d'une attitude elle-même en développement, elle-même en procès, mais, cela veut certainement dire qu'ils sont actuellement les plus en mesure de "bien" dire quoique ce soit et ce tant et aussi longtemps que le développement du constructivisme même ne suggérera pas un avis différent. C'est là l'efficacité certaine ou même finale de l'attitude constructiviste de l'homme comme agent linguistique.

C'est bien malgré cette évidente constatation que certains mettent en doute le fondement de cette attitude, sur le plan où par son support il est affirmé qu'il n'y a que du construit, sur le plan de la crainte d'être constructeur ultime qu'une longue tradition philosophique, qu'une longue foi, a suggéré en exilant en des absolus, en des infinis, en l'être comme tel au lieu de fonder le fait brut de l'existence de l'homme comme il est. Il faudra un certain temps de mûrissement pour ces inquiets qui ne savent croire qu'en la magie des absolus, qui ne savent voir que ces absolus sont leurs propres produits, qui ne savent voir qu'ils sont auteurs de ce qui est pour eux.

Il faudra un certain temps aux singularités pour se voir comme accidentels agents linguistiques, pour affirmer: "Il n'y a que du construit", du fait qu'ils fondent l'existence de l'homme selon une attitude, une éthique qui leur vient comme de l'extérieur, de laquelle ils dépendent, de laquelle ils sont esclaves plutôt que maîtres tellement elle est ancrée profondément en eux cette attitude, cette éthique, issue de la métaphysique de l'être. Comme des bêtes craintives, ils préfèrent fuir, comme des bêtes craintives, ils ne savent vivre. L'effinitude du temps et de l'espace, la négation de l'être, de l'infini et de l'absolu, la puissance créatrice de l'homme, les frappent, les terrorisent au point qu'ils rejettent tout cela dans un mauvais rêve, au point qu'ils s'accrochent démesurément à ce quelque chose d'absolu si faux soit-il, parce qu'il est pour eux, encore moins dangereux, que cette arme qu'est l'attitude constructiviste, parce que pour beaucoup encore, le sommeil veut mieux que toute autre chose.

Il faut, à mon avis, "absolutiser" au sens de rendre fondationnelle, cette attitude, il faut la thématiser en l'opérant dans nos différents discours, il faut en décrire l'éthique qui en découle, i.e. la manière de la vivre à proprement parler en une théorie éthique qui servirait d'accès, en une théorie éthique qui comblerait la "gratuité", ou la mécanique sèche" dont est accusé le constructivisme.

Il semble presque inutile aux premiers abords de construire de tels "principes", et même presque impossible du fait justement que le constructivisme suggère le développement constant des constructions et non pas la fixation sur certaines théories construites. Cependant, il est possible de prendre une certaine distance par rapport à ce que l'on veut dire de cette manière et plutôt considérer ce en quoi cette attitude est possible: ses règles de jeu déterminantes, un peu de la même manière que le logicien ou le méta-logicien, pour ensuite les décrire sous la forme constituante de l'attitude constructiviste, sous la forme des principes nécessaires à l'attitude constructiviste.

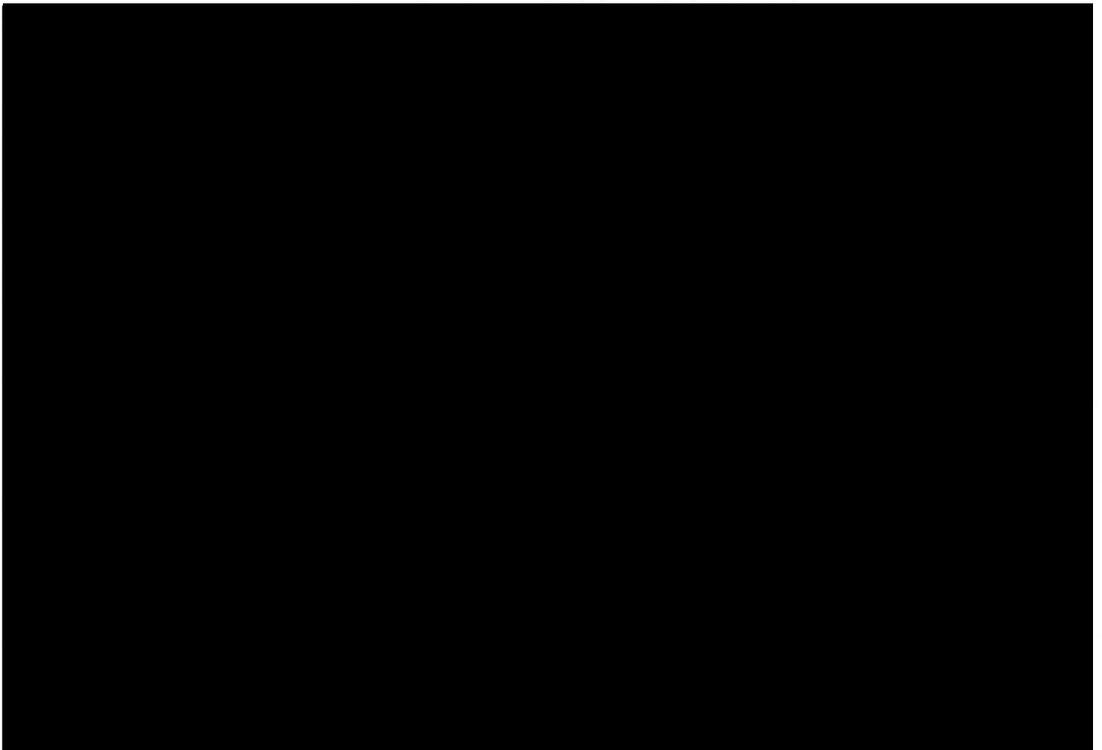
Autrement dit, il faut répondre à la question: "Comment se fait-il que le constructiviste puisse dire qu'il n'y a que du construit?". La réponse est elle-même contenue dans l'attitude constructiviste: "C'est à cause que l'homme est un agent linguistique accidentel". Et d'où vient cette définition? De celui qui prend en main de se comprendre par ses propres moyens. C'est ainsi et bien malgré un apparent piétinement que des principes éthiques surgissent, lesquels principes "valorisent" l'homme à sa juste mesure, lesquels principes fondent la "valeur" de ce qu'est l'homme pour lui-même. Que peuvent-ils être? De l'éveil, plutôt que de sommeil. De l'indépendance, plutôt que de la dépendance. Du plus vrai, plutôt que du moins vrai. D'un but responsable, plutôt qu'un destin fatal. De la puissance, plutôt que de la faiblesse. De la liberté, plutôt que de la servitude. Des constructions, plutôt que des construits, etc... et tant que l'on en voudra pour décrire ce qu'est l'homme, et tant que l'on en voudra pour fonder la valeur de ce qu'est l'homme dans son agir, dans sa soif curieuse maîtrisée à travers un monde qui lui plaît, à travers un monde créé de toutes pièces, à travers un monde où il aura sa place comme agent linguistique parmi tant d'autres.

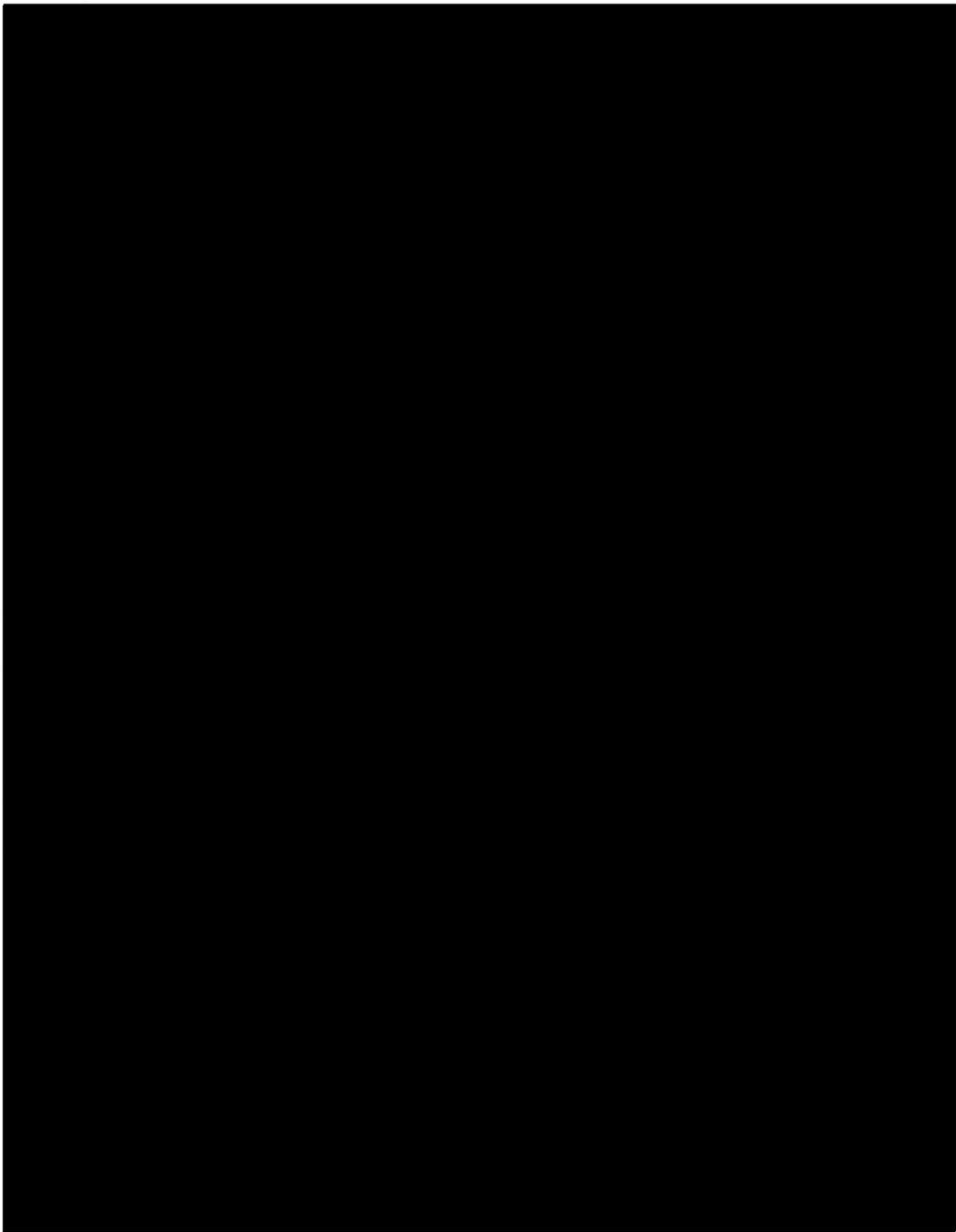
Chacun pourra de cette manière et à sa mesure construire un "monde" où il lui sera bon de construire, un "monde" où ses réalités ne sont que ses produits, un "monde" en procès à la limite de l'indéterminé que chacun pose comme pour se couvrir, comme pour se rendre réel dans une éternité. C'est ainsi que cette théorie se range aux côtés de toutes autres, c'est ainsi que pour une fois l'homme se dit de lui-même ce qu'il est en même temps qu'il est: insatiable constructeur de son permanent procès dans le désir de transcendance de son fini, dans le désir de l'ef-fini.

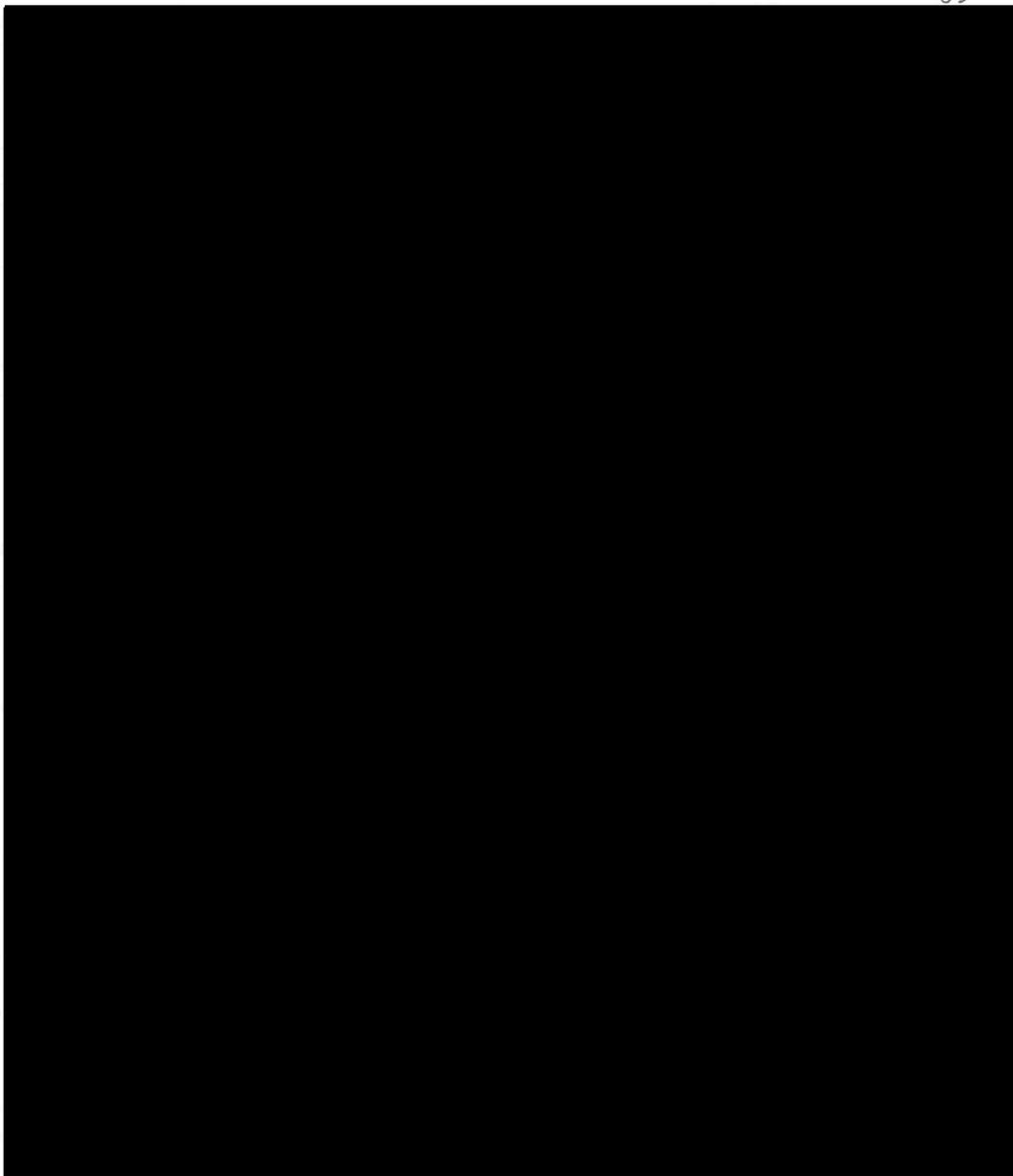
Normand Morneau
Université de Montréal

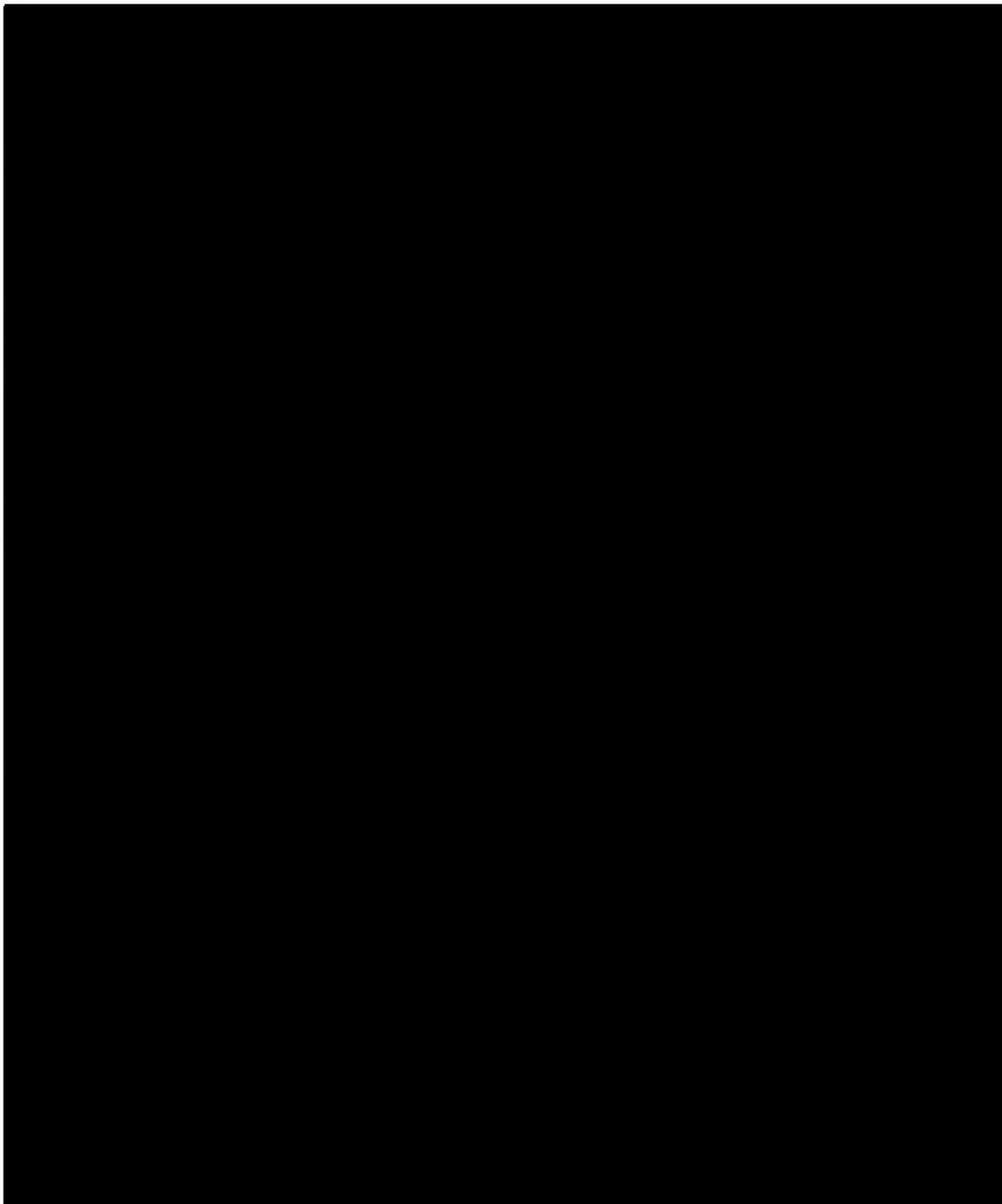
essai sur le thème de la mort de dieu chez hegel *

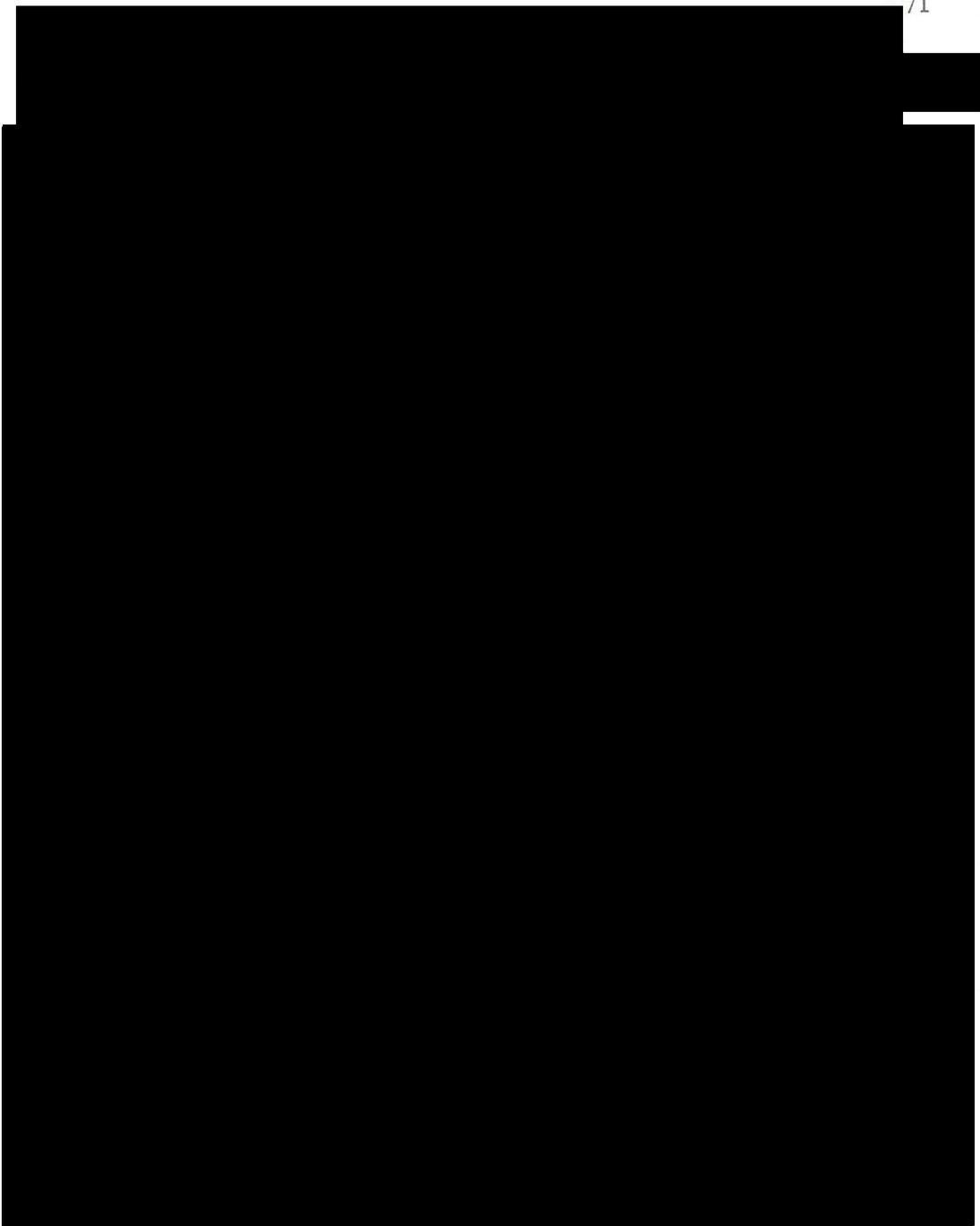
* Texte retiré à la demande de l'auteur

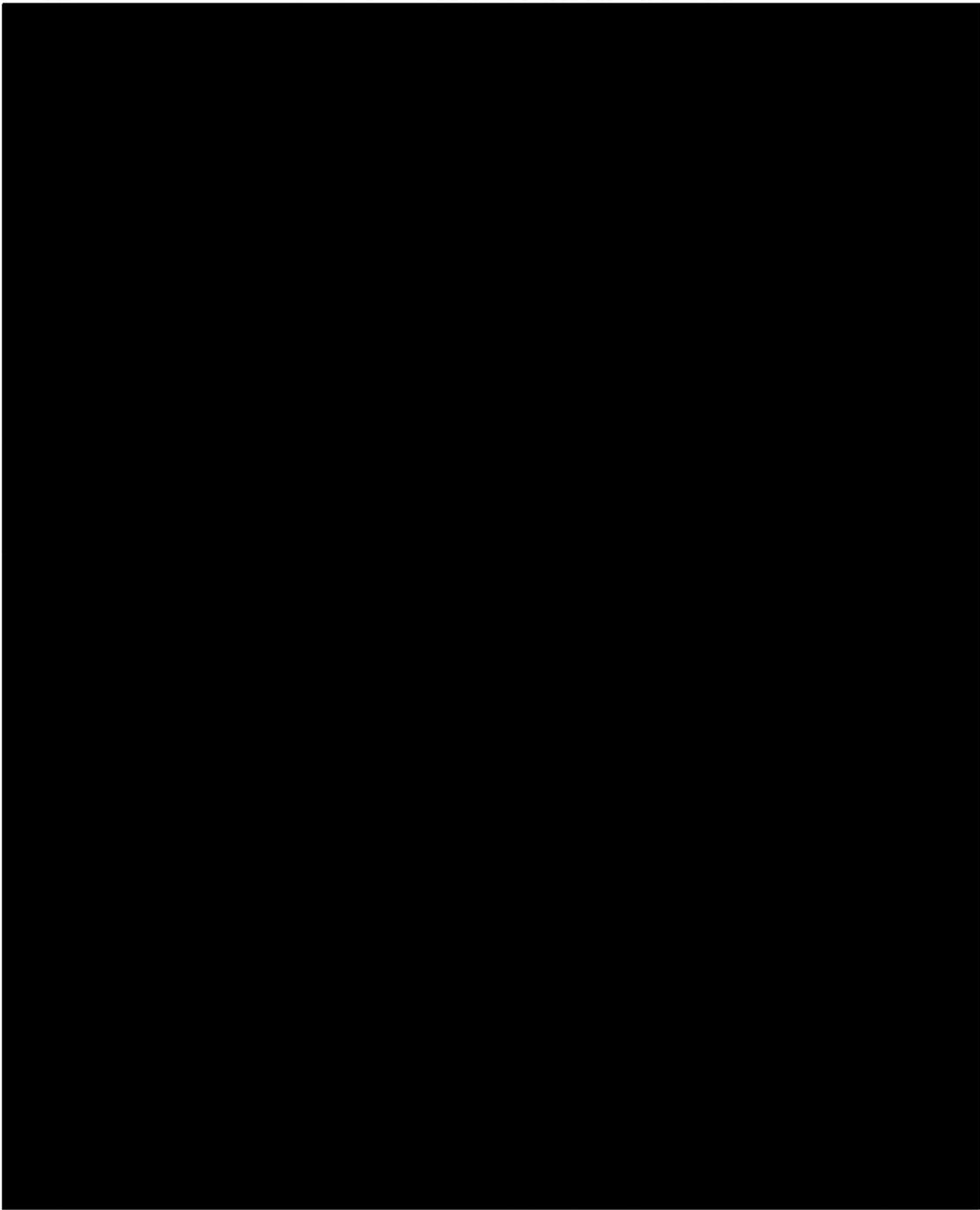


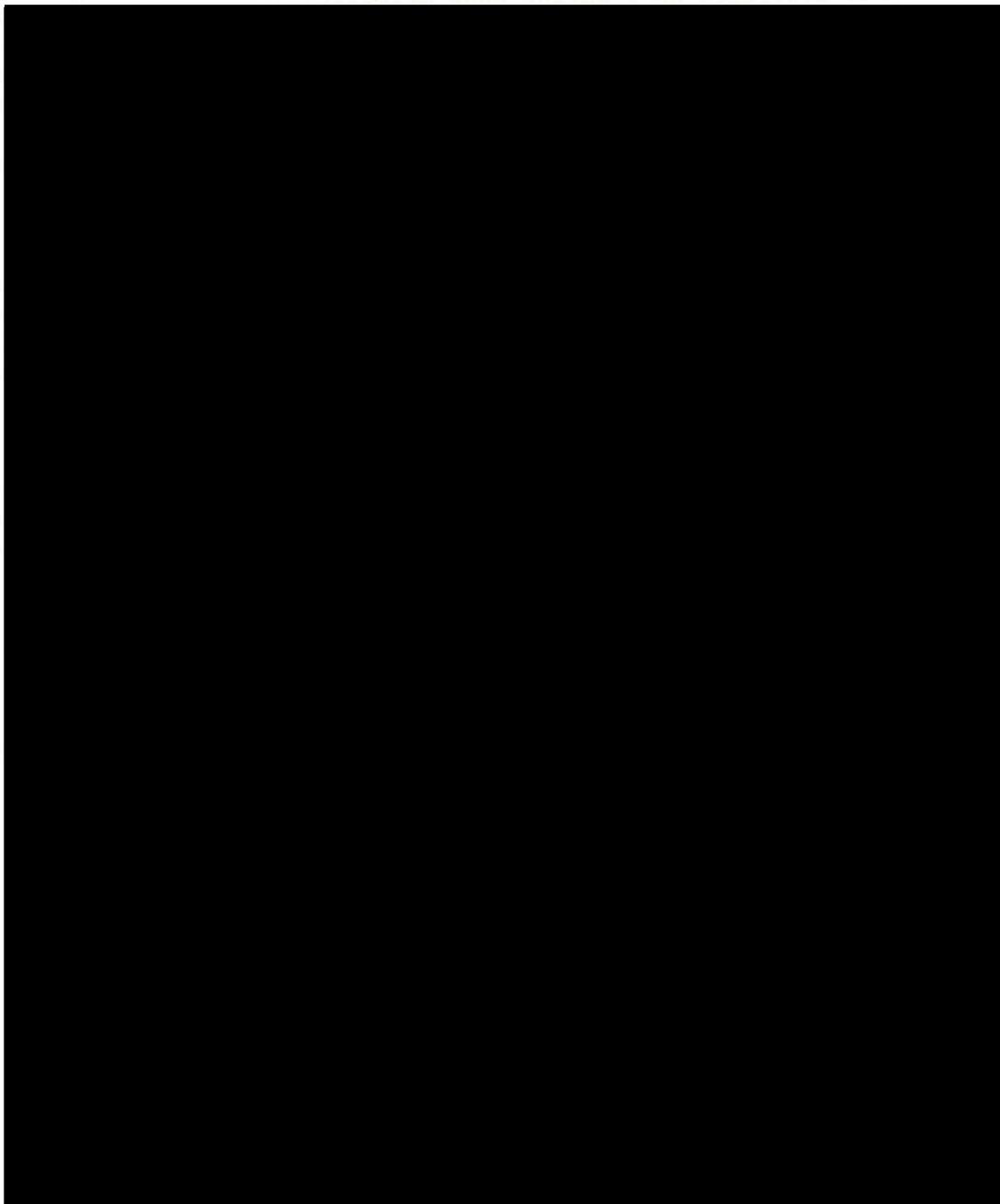


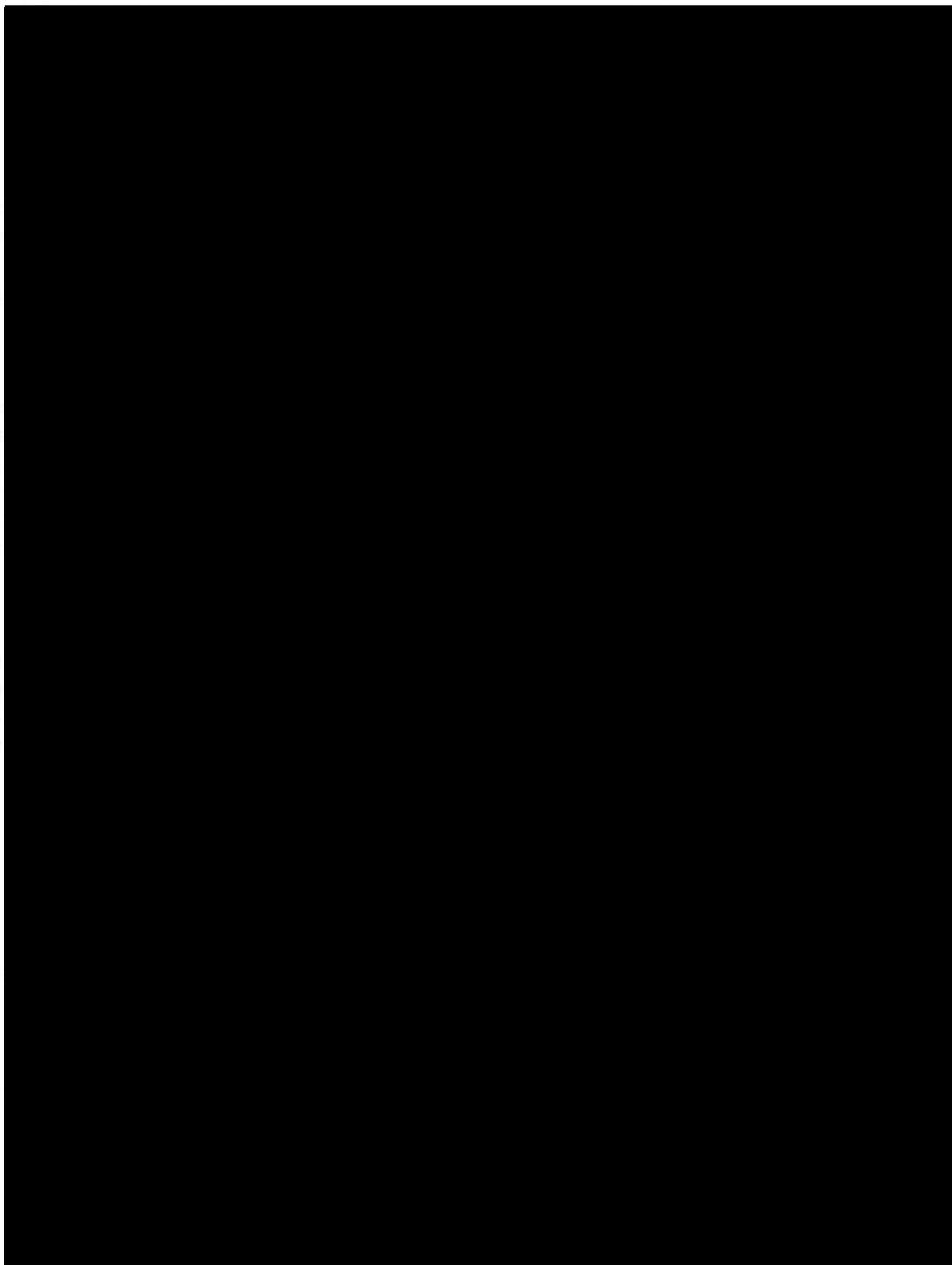


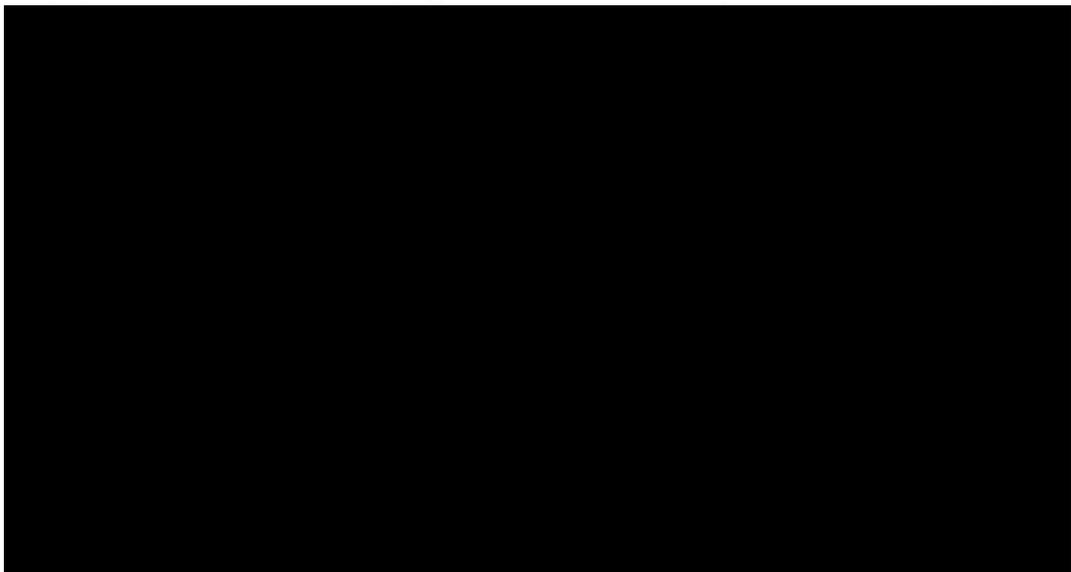






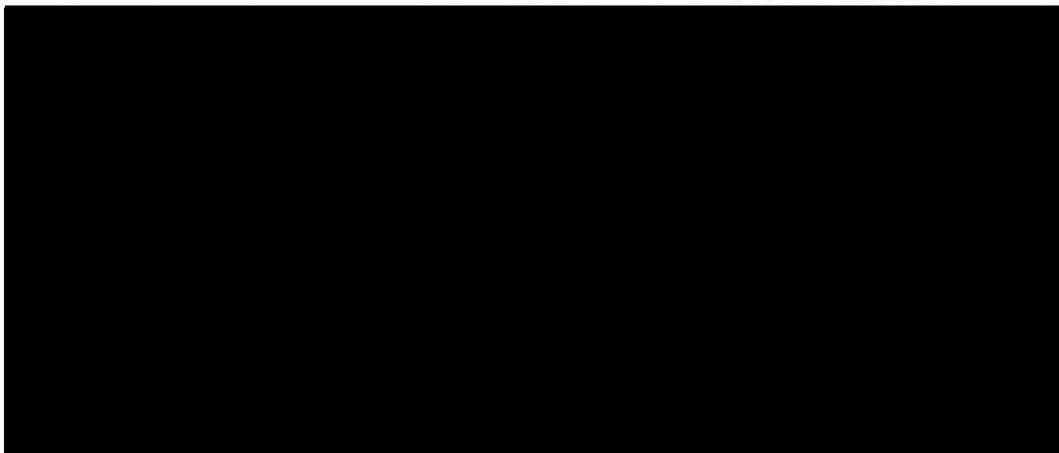


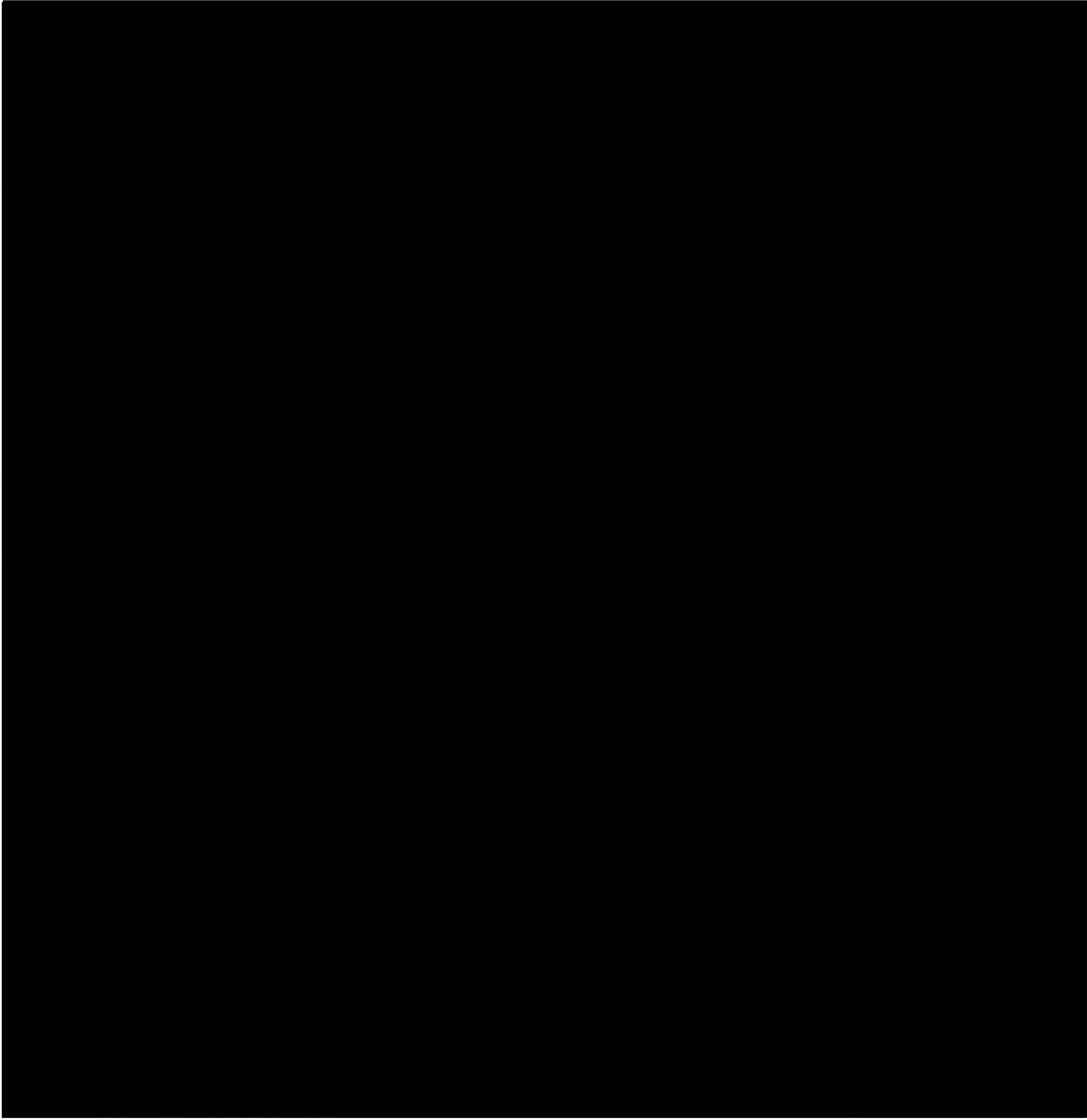




1- Revue de la philosophie de la philosophie du grand Nord
par André Lévesque, L'Arctique, L'été-automne 1972, p. 42.
2- Revue de la philosophie de la philosophie du grand Nord
par André Lévesque, L'Arctique, L'été-automne 1972, p. 42.
3- Revue de la philosophie de la philosophie du grand Nord
par André Lévesque, L'Arctique, L'été-automne 1972, p. 42.
4- Revue de la philosophie de la philosophie du grand Nord
par André Lévesque, L'Arctique, L'été-automne 1972, p. 42.
5- Revue de la philosophie de la philosophie du grand Nord
par André Lévesque, L'Arctique, L'été-automne 1972, p. 42.

Jean Grondin





bruit et brouillage

En septembre 1974 l'Institut d'études médiévales de l'Université de Montréal publiait une édition préliminaire des actes de son extraordinaire réunion d'avril sur les marginaux médiévaux (mendiants, fous, monstres, sorciers, alchimistes, oniromanciens, mondes exotiques): Aspects de la marginalité au moyen âge. En moins d'une année après la tenue du colloque et à partir de cette édition de travail, les travailleurs du livre et l'Aurore nous offrent aujourd'hui (9 avril 1975) une édition définitive presque parfaite préparée sous la direction du professeur Guy-H. Allard. Exécution magnifique à tous les points de vue: planches et jeux d'encre, typographie et bibliographie aérées. Notes marginales ingénieusement détaillées et alignées en regard des textes des collaborateurs, jeunes chercheurs et savants québécois (chose de moins en moins rare de nos jours): Bernard Chaput, Claude Gagnon, Bruno Roy, Raymond Saint-Jacques, Claude Sutto, André Paradis, François Gagnon et Jean Goulet. Enfin une production collective ouverte et libre, libérée en un temps record; un beau volume semblable à ceux des meil-

leures années de la production québécoise (1920-50): des maisons Déom, Garneau, Beauchemin, des éditions du Zodiaque, Devoir, Vieux Chêne, Chien d'Or, Totem, Arbre, Lumen, Bien Public, ou des éditeurs Albert Pelletier, Louis Carrier, Fernand Pilon, Albert Lévesque, Bernard Vailiquette, Serge Brousseau, Garand, Parizeau, Ducharme, Yon. Avec un index des noms propres et des ouvrages cités ou utilisés par dessus le marché. L'équipe de L'Aurore conjuguant son travail normal à celui de tous les collaborateurs du professeur Allard a produit un bouquin honnête, utile, agréable touchant de l'intérieur certains phénomènes de déviance et de marginalité au moyen âge. Que les animateurs du livre, bibliothécaires, professeurs, libraires fassent maintenant leur boulot et le premier tirage de ce collectif sera vite épuisé.

Aspects de la marginalité au moyen âge se présente comme un modèle presque parfait de synthèse académique et technique, artistique et scientifique. De quoi faire rougir de honte une certaine presse universitaire si elle avait la moindre fierté! Collectif presque sans défaut, disons-nous. En effet, puisqu'il s'agit d'un collectif, les titres courants devraient répéter les noms des collaborateurs ainsi que les titres de leurs études. De plus quelques normalisations ont été négligées: amentes (p.40); Somme théologique(p.44), Summa theologica (p.28), Summa theologiae (p.54, 55, 132, 136), Somme de théologie (p.173); Wittkover (p.107) et Wittkower (p. 172 et 174); par respect pour la langue de travail du savant Lacroix et du lecteur ici, la note (p. 27) devrait renvoyer à l'édition française tout comme l'a fait d'ailleurs Claude Gagnon dans sa brillante analyse des alchimistes et spéculateurs (note 6, p. 148), et, incidemment, Lacroix n'y trouve pas du tout son compte à l'index. Les quelques autres petites coquilles ne dérangeront personne: 1969 pour 1967 (p. 153), De naturis verum pour ... rerum (p. 170), "pp.309-917" à la fin de la note 5 (p. 148), ou "Adelard" (p. 169).

Mais ce qui nous dérange, c'est l'énoncé non qualifié d'un collaborateur et intervenant au colloque. La proposition de François-M. Gagnon nous semble aujourd'hui comme

hier trop peu nuancée ou trop normale pour être acceptable telle quelle. Voyons le bruit et débrouillons-nous. P. 49: "F. Gagnon.— Je voudrais dire qu'en Nouvelle-France la mendicité était interdite par la loi." Au contraire donc de cet avancé, nous voulons dire que, loin d'être interdite, la mendicité était institutionnalisée ici comme ailleurs. C'est-à-dire et à faire réfléchir que les pauvres n'avaient pas à mendier puisqu'ils étaient secourus. Ou mieux que les pauvres réduits à la mendicité étaient identifiables et partant identifiés par qui de droit. A priori et a posteriori, on doit dire qu'il y avait des mendiants en Nouvelle-France tout comme ailleurs et en tout temps. Par décision personnelle ou par destin collectif (il y a pauvreté, relative ou généralisée). Retraçons quelques données historiques sur la question. Les nuances ou modalités s'établiront d'eux-mêmes.

François Joseph Cugnet a recueilli dans son Traité...(Québec, Guillaume Brown, 1775), p. 90 et 94, les ordonnances suivantes de 1706 et 1709;

"Ordonnance du même du 22 Juin, 1706. Registre No 1. folio 50. R.

...Et qui établit un marché dans la dite ville qui fe tiendra tous les mardis et vendredis, avec défenses aux cabaretiers et hôteliers de rien acheter dans le dit marché, avant huit heures du matin, à peine de trois livres d'amendes, aplicables aux pauvres.

Ordonnance du même du 17 Aouft, 1706. Registre No.1. folio 60 V.

Qui ordonne que tous les cabarets et hotelliers de Québec fermeront leurs maifons à neuf heures du foir, et qui leur fait défenses de recevoir quelqu'uns ches eux et d'y donner à boire après la dite heure passée, à peine contre les contrevenans de cinquante livres d'amende, aplicables aux pauvres.

Ordonnance du même 15 juillet, 1709. Registre No. 3.

folio 74 R.

Qui fait defenfes à toutes perfonnes d'aller chaffer dans les terres enfemencées de bleds ou autres grans, et même d'y aller prendre le gibier en cas qu'il tombe, ainfi que dans les jardins de la ville clos ou declos, et de laiffer vaguer leurs bêtes et furtout leurs cochons, à peine de dix livres d'amendes, applicable aux pauvres. "

Dans les Edits, Ordonnances Royaux... de Sir Robert Shore Milnes (Québec, Desbarats, 1803-), nous pouvons relever le mandement de 1669 (vol.1, p. 56) permettant aux Religieuses hospitalières de Montréal "d'acquérir, faire bâtir et construire tous les logements nécessaires, tant pour les pauvres que pour les hospitalieres" ainsi que le "Règlement pour les pauvres..." du Conseil Supérieur de Québec en 1676 (vol.2, p.157):

"XXXIII. Défenfes auffi à tous vagabonds de l'un et de l'autre fexe de demeurer et s'habituier en cette ville et banlieu, fans auparavant avoir donné déclaration du fujet de leur établiffement, et avoir obtenu permiffion du dit lieutenant Général et Procureur du Roi, fur peine d'en être chaffés et d'amende arbitraire, même de punition corporelle fi le cas le requiert. XXXIV. Il eft fait defenfes à toutes perfonnes se difant pauvres et néceffiteufes de quêter et mandier dans cette ville et banlieu fans le Certificat de leur pauvreté, figné par le Juge ou Curé des lieux, contenant leurs demeures, lequel fera représenté au di Lieutenant Général et Procureur du Roi, fur peine de punition corporelle."

Après la conquête, un journal de Québec, Le Canadien consacre presque l'entier de sa livraison du samedi 14 février 1807 à la mendicité. Dans ce numéro 13, la direction y reproduit un "Mémoire" français qui analyse les "moyens propres à détruire la Mendicité, en rendant les mendiants utiles

à l'Etat, sans les rendre malheureux." Voici le début du mémoire:

"La raison, la religion, l'humanité défendent de pro-
scrire absolument la mendicité publique, qu'on n'ait
pris les moyens suffisants pour sustenter tous les
pauvres, et préparé des secours à ceux qui pour-
ront le devenir. Tout autre moyen fera injuste ou
cruel, peu solide ou peu efficace, et ne tarira
point la source de la mendicité. Si l'on veut extir-
per le mal et l'arrêter dans ses progrès, il faut le
couper dans sa racine. Les Magistrats d'une grande
ville, qui avoient fait la défense de mendier, sans
prendre cette précaution nécessaire furent bientôt
contraints de rendre la liberté à cet égard, parce
qu'on trouva des pauvres qu'une disette absolue alloit
faire descendre dans le tombeau, ou qu'elle y avoit
même déjà précipités.

Finalement le Canadien fait état des résolutions
déposées le lundi 9 février à la Chambre d'assemblée du Par-
lement Provincial par le "Comité chargé de s'enquérir des
moyens de secourir les pauvres et d'empêcher les paresseux
et les vagabonds de mendier." Le comité estimait qu'il y a-
vait dans la province environ 1200 pauvres. La question dont
nous vous laissons trouver la réponse est: Aujourd'hui, quel
est effectivement le nombre des pauvres?

Roland Houde
Haute - Mauricie
10 avril 1975

unicité ou université

L'université comme moyen de connaissance et comme moyen d'expression. Si le langage et la liberté de langage sont les principes par excellence de la communication, alors un livre retrouvant les racines d'une académie, racontant l'histoire d'une université qui nous touche ou qui nous encadre se lit plus que tout autre pour y chercher une leçon profitable, un reflet de notre existence, les indices de référence à notre destin quotidien. Plus que toute autre, la communication historique est premièrement conscience et expression des moyens de l'histoire. En les recherchant, les situant et les utilisant, elle ne peut rien oublier. Pour mieux nous faire voir, savoir et prévoir. Cacher les moyens historiques - les situations ou stations historiques - ne résultera qu'en commentaires qui seront justement nécessaires pour les dévoiler. Ainsi dans un livre historique de deux cents pages il se peut qu'il n'y ait que deux ou trois pages qui soient réellement de l'historien. Mais pour les porter, ces trois pages, il fallait tout le poids des autres, comme

le bateau a besoin de l'eau qui le porte. Soutenu par une approbation académique vers une destination publique.

Les Presses de l'U. de M. nous ont transmis à la fin de 1974 le travail du professeur-historien de l'U. du Q. à Montréal, M. André Lavallée: Québec contre Montréal, la querelle universitaire 1876-1891. (261 pp. avec index des noms de personnes, table des matières et bibliographie de la p. 237 à 251, \$10.50). M. Lavallée a voulu reprendre et serrer de plus près une période de la "question universitaire" ou du projet de création d'une université autonome à Montréal qui s'échelonne de 1851 à 1920. Pendant la période de 1878 à 1920, notre université s'appelait La Succursale de l'Université Laval à Montréal et n'était pas indépendante de l'U. Laval de Québec. En gros et sans caricature, le fond de cette "question" ou du problème était comme aujourd'hui Québec contre Québec, catholiques contre catholiques, le clergé (régulier) contre le clergé (séculier), universitaires contre universitaires, le pouvoir de la piastre et la piastre pour le pouvoir, du foin dans les bottes bourgeoises plutôt que des bottes de foin pour les pauvres. S'aveugler sur une situation réelle et vouloir endormir les autres.

Le beau travail de M. Lavallée qui insiste pour la période étudiée sur l'aspect financier de la "question" méritait certes une plus grande attention éditoriale de la part des Presses de l'U. de M. et de son comité de lecture. Question de détails ou détails de la "question". En effet, comment ne pas sursauter à la lecture du récapitulatif publicitaire sur le plat inférieur du livre établissant la fondation de l'U. Laval en "1857"! Comment ne pas se souvenir que la "Bibliographie de la question universitaire Laval-Montréal 1852-1921" préparée jadis par Aegidius Fauteux, alors qu'il était bibliothécaire de l'U. de M., fut publiée en brochure en 1922 et non pas en 1956 (245)! Contrairement à l'affirmation de M. Lavallée (p. 245), l'Annuaire de l'U. Laval, avant 1908, n'est pas publié chez Demers et Frères; nos numéros 19 et 20 pour les années académiques 1875-76 et 1876-77 sont de la typographie d'Augustin Coté et Cie. Comment ne pas s'aper-

cevoir de plus que les notes infra-paginales 142 et 143 (p. 143) sont inversées et qu'une partie des notes 147-8 (p. 212) est tombée? Mais surtout comment ne pas remarquer l'extrême dépendance de l'auteur envers les travaux de l'éditeur-historien parisien Arthur Savaète? Exemple: sur 136 renvois (notes 94 à 230) qui supportent 19 pages de textes (p. 136 à 155) nous pouvons relever au moins 57 références-citations tirées des importants travaux de Savaète (frappés d'interdit parfois au Québec de 1910) qui ne sont mentionnés que de façon sommaire sous un titre collectif: Voix canadiennes, Vers l'Abîme (p. 16, n. 10; p. 24, n. 20; p. 26, n. 28; p. 42, n. 28; p. 43, n. 30; p. 44, n. 35; p. 47, n. 51; p. 48, n. 55 ...). Notons que dans sa bibliographie (p. 244), M. Lavallée date les 12 tomes de Voix canadiennes de 1908-1918 alors que le catalogue de la B. N. de Paris date précisément le tome XII (Mgr Adélarde Langevin, sa vie, ses contrariétés...) en 1922. Mais c'est secondaire tout comme il semble sans importance au fichier de la bibliothèque de l'U. de M. de continuer à décrire la collection Savaète comme composée de 10 tomes. Il nous semble cependant que l'occasion était belle et unique pour M. Lavallée de préciser et/ou d'éclaircir le rôle et l'intérêt de Savaète dans ces questions franco-canado-romaines. Ou tout au moins de bien indiquer que le tome IV de "Voix canadiennes"... est un fort volume de 564 pp. qui traite entièrement de la "Question Laval" et que le tome V (autre fort volume de 582 pp.) s'intitule "Suite de la question Laval", qu'il date de 1911 (voir p. 578) pour ne rien dire des autres chapitres qui se rapportent à la "question" dans les tomes II et III tout aussi bien que dans d'autres oeuvres de Savaète: les "Causeries Franco-canadiennes" et "La Revue du Monde catholique"!. Oeuvres de Savaète et/ou de Mgr. Fèvre? N'y a-t-il pas des questions et des silences qui ne sont que des ajournements? Dans le travail de M. Lavallée il y a un autre relevé qui s'imposerait peut-être. C'est sa dépendance à l'endroit des travaux publiés et inédits du Père Desjardins (s.j.): l'histoire du "Collège Sainte-Marie de Montréal" et "Question Universitaire-Québec-Montréal.". Nous y reviendrons.

Parlant de la construction du Collège canadien à

Rome, M. Lavallée écrit que cette construction "commença au début" de 1887 (p. 213) et il continue: "Au printemps de 1887, soit un an avant que M. Colin n'avertisse l'épiscopat canadien de l'ouverture prochaine du Collège canadien...". Mais c'est à se demander si M. Colin, supérieur des Sulpiciens à Montréal, aurait osé se permettre un tel bris d'étiquette cléricale! La reconstruction de M. Lavallée recèle une ambiguïté. Car, à notre avis, ceux qui devaient savoir savaient alors que la bénédiction de la première pierre du Collège aurait (avait) lieu le 24 février 1887. C'est à la suite de cette bénédiction - donc avant l'inauguration du 11 novembre 1888 - que Tardivel publia son article dans "La Vérité" (avec réfutation par Colin le 2 avril 1887). Autre ambiguïté quant à l'initiateur du projet: le Cardinal Howard (p. 204, 209, 210); M. Lavallée le décrit "protecteur du Collège britannique à Rome". N'était-il pas plutôt et en premier titre protecteur de la Compagnie de Saint-Sulpice à Rome? Pour le Cardinal Howard, effectivement, l'idée d'un collège ecclésiastique pour le Canada à Rome se voulait un complément à la liste déjà existante des Collèges d'Amérique à Rome: le Collège Américain du Nord et le Collège Américain du Sud. Autre question de détail et de précision historique (p. 108): "Mgr Taschereau prépara une circulaire spéciale pour les membres de son clergé diocésain". Se rapportant à la brochure du Dr. Paquin (La Conscience catholique outragée), Mgr. l'archevêque de Québec émet le 13 mars 1882 une "ordonnance" condamnant avec défense de lire cette brochure contre l'U. Laval.

En fin de compte (et de lecture) c'est à se demander également s'il n'était pas plus urgent et intéressant (financièrement) pour les Presses de l'U. de M. de rendre accessible par la ré-impression la "Bibliographie..." annotée de Fauteux, les travaux du Père Desjardins et une anthologie des textes et des pièces justificatives sur la "Question" qui se trouvent depuis 1908 dans Savaète. Un des dangers de l'art d'éditer, si l'on ne prend garde, est qu'on y cesse vite d'être libre et ouvert. On a ses tics, ses trucs, ses structures, ses autorités, ses dérobades toutes prêtes. Les réussites du début deviennent bientôt des paresseuses: les nouveautés, procé-

dés. Vice de l'institution, non de recherche. Cruellement mis à jour, au monde, par ses propres enfants. C'est la reproduction qui mettra un terme à la reproduction. Ainsi la diffusion de ou l'accessibilité à la "Bibliographie..." annotée de Fauteux aurait permis à M. Lavallée ou à la direction des Presses de l'U. de M. de relier "La Conscience catholique outragée" du Dr. Elzéar Paquin (1882) au "Triomphe des idées catholiques...", par E.P. Oudesse (1883) puisque ce dernier titre ne fait que cacher une réimpression textuelle de la brochure condamnée de 1882. (Voir Lavallée, p. 107, 243, 244, 257). Ou encore de ne pas situer en 1883, sans plus de discernement ou d'acribie bibliographique, la publication et l'impact de "La Source du mal de l'époque au Canada...", ouvrage condamné par Mgr. Fabre le 20 janvier 1884 et par Mgr. Taschereau le 2 février de la même année. (Voir Lavallée, p. 165 et Fauteux, p. 32). De plus, à ce sujet, nous croyons que l'édition définitive de "La Source..." se trouve dans Savaète (tome III, p. 43-192) puisque cette édition de 1909 comporte des corrections autorisées par l'auteur en 1908... et l'auteur était alors aumônier des Soeurs du Bon-Pasteur à Montréal après avoir été curé de Saint-Bruno et de Valleyfield et collaborateur à la "Gazette des campagnes".

Roland Houde
Lac Chat
29 mai 1976



